

LE BIEN PUBLIC

ORGANE DU RÉVEIL TRIFLUVIEN.

30^e ANNÉE — No 49

LES TROIS-RIVIERES, JEUDI, 15 DECEMBRE 1938

5 sous la copie

Les barbiers de Toronto et d'ailleurs

Le prix de la coupe de cheveux est fixé à quarante sous, à Toronto. C'est le Toronto Saturday Night qui nous apprend cela en même temps qu'il nous apprend aussi que les barbiers trouvent que les Torontonien se font moins souvent faire les cheveux depuis que le prix du "hair-cut" a été fixé à quarante sous.

Tiens, tiens, curieux retour des choses! Il paraît même que certains coiffeurs songeraient à demander un abaissement de ce tarif légal.

Evidemment tout le monde ne peut pas être économiste, même "économiste distingué". L'on a cru à Toronto, (ailleurs aussi, probablement,) qu'il suffisait de relever le tarif pour accroître le rendement fiscal. Cela paraissait si simple et d'un calcul si serré, que l'on n'a pas pu s'imaginer que l'effet de ce relèvement pourrait être exactement contraire à celui qu'on attendait.

Frédéric Bastiat, un très vieil économiste français, par l'étude et l'observation, avait déjà découvert cela qui pourrait servir à d'autres qu'aux barbiers de Toronto.

Il avait formulé cette loi que l'impôt, par exemple, peut arriver à ce point que ce que l'on ajoute à son chiffre on l'enlève à son produit.

Les figaros de la ville-reine, avec quelque retard, viennent de faire la même découverte.

Ainsi en Angleterre, au milieu du 19^e siècle, on s'était dit que si 100 shillings de taxe donnaient 100 shillings de revenus, 105 de taxe donneraient 105 de recettes.

C'était rigoureux et mathématique. Et pourtant, la recette ne fut que de 96 shillings.

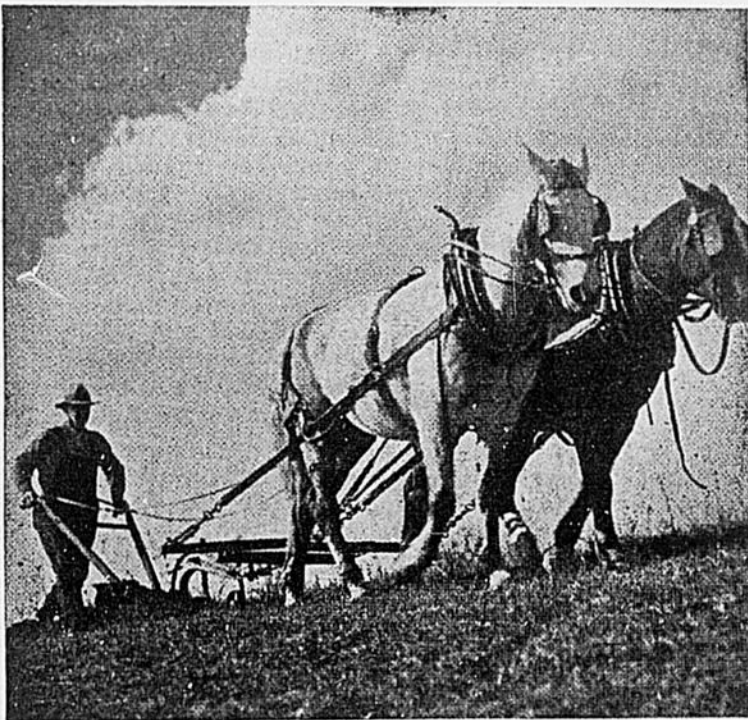
Pourquoi? les barbiers de Toronto pourraient nous l'apprendre. Il y a une limite à la taxation profitable. Au-dessus de ce plafond, imposer plus, c'est recevoir moins.

En 1775, Turgot réduisit de moitié la taxe sur le poisson de mer. Résultat Le produit de la taxe reste le même parce que la consommation double. Les pêcheurs sont actifs, ils vendent deux fois plus et le populo qui aime le poisson en mange deux fois plus. L'Etat n'y perd rien, les pêcheurs non plus et populo y gagne.

C'est le contraire à Toronto puisque les barbiers se rendent compte que leur prix sont trop élevés. Se faire couper les cheveux à 40 cts, c'est 15 sous de plus qu'à 25. A 40 le client passe chez le barbier une fois dans le mois. A 25, il y va deux fois. Le client est plus satisfait et le barbier touche

Un grand film sur la paysannerie

"Le jour où tous partageront l'amour de certains paysans pour la terre, il y aura de la joie partout"



Ce n'est plus dans les discours qu'il faut chercher l'éloquence. Notre esprit rassasié, blasé, réclame des convictions plus simples et plus profondes à la fois, plus adaptées à la réalité des choses.

Un exemple. Des orateurs ont chanté partout le charme de la vie rurale. Des publicistes en ont fait le thème iné-

50 au lieu de 40. Il travaille plus fort? Peut-être mais il s'ennuie moins, il est moins inquiet et il gagne plus.

Les lois sociales, c'est beau, c'est magnifique! Mais c'est d'un maniement difficile.

En France, tout récemment, le rapporteur du budget du département de la Seine confessait que la dernière augmentation du tarif avait diminué de 25% la clientèle des autobus.

Les barbiers de Toronto viennent de faire la même constatation quant à leur clientèle.

M. Joseph Barthélémy, dans la Capital où nous puisons tous ces renseignements, rappelle qu'un chancelier de l'Échiquier avait constaté qu'au tarif de 1 franc 90, le droit sur le café ne lui rapportait que 12 centimes par tête d'habitant.

Il le réduisit des deux tiers. Résultat? La consommation augmenta tellement que le droit lui rapporta dix fois plus par tête d'habitant.

L'Etat, les producteurs de café, les marchands et les consommateurs y avaient tous gagné.

Les barbiers de Toronto et tous ceux qui, généralement, sans avoir rien appris, vou-

puisable de leurs articles. Tous, ou à peu près, ont laissé le public indifférent. Voici qu'un simple film, celui que l'abbé Tessier commence à présenter sur la Paysannerie québécoise à des auditoires divers, nous émeut, nous force à réfléchir. Un film à la gloire de la terre, très simple, ce qui ne l'empêche pas d'être artistique; un film très suggestif, dans le sens le plus pur du mot.

Ces images rurales, qui se déroulent avec une admirable diversité, opèrent ce miracle d'une transformation complète et sincère de nos idées toutes faites à l'endroit de la vie paisible des campagnes, la plus riche et la plus belle des vies.

Comme ces images remplacent avec efficacité les longues et sonores tirades! Et il suffit de si peu: un vieillard qui se repose au soir d'une journée d'été; une octogénaire encore alerte qui file patiemment au rouet; un paysan qui laboure, un colon qui essouche; et c'est l'appel des cloches, le dimanche, ou encore la prière en famille ou le Benedicite. Des tableaux brefs, qui donnent l'impression d'avoir été captés n'importe où dans la Province, de Gaspé à l'Abitibi, du lac Saint-Jean aux Cantons de l'Est. Partout, dans chaque paroisse, de la plus prospère à la plus pauvre, c'est le même poème du travail, le glorieux travail de chaque jour, exécuté dans la joie de vivre et d'aimer.

La leçon de ce film, chacun se la répète à part soi, et ne s'y trompe point. On peut la résumer dans cette phrase de Pourrat, un autre chantre de

Ils sont donc si peu nombreux ceux qui s'intéressent à l'avenir politique de notre pays?

La Société St-Jean-Baptiste des Trois-Rivières a célébré, dimanche soir, en l'édifice de la Commission Scolaire, le septième anniversaire de la signature du statut de Westminster. Il faut croire que toute la population est bien au courant de tout ce que nous vaut cette grande charte de notre indépendance, puisque cent autres personnes auraient pu trouver place, dans la salle de la rue Hart.

Au sujet de l'auditoire disons qu'il était composé d'un pharmacien, d'un agronome, de trois frères enseignants, d'un notaire, de cinq instituteurs, de deux médecins, de deux agents d'assurance, de cinq avocats, de deux journalistes. Les autres? De glorieux inconnus, une cinquantaine environ. Plusieurs abbés, quatre députés, MM. Gariépy, Crête et Gauthier, Brunelle.

Les débuts de cette manifestation, à l'avenir annuelle, sont suffisamment modestes pour en prédire de grandes choses. Le principe est posé, la semence est en terre.

La Société St-Jean-Baptiste doit être remerciée pour avoir répondu à l'appel de la Ligue d'action nationale la priant d'organiser, aux Trois-Rivières, la célébration de cet anniversaire dédaigné depuis sept ans. Que la population n'ait pas manifesté plus d'enthousiasme, il fallait s'y attendre. Le colonialisme a été trop savamment entretenu et depuis trop longtemps. La réaction ne pouvait être violente.

A Québec, à Gravelbourg en Saskatchewan, à Hull, à Chicoutimi, des célébrations identiques ont eu lieu. A Montréal, malgré les dernières minutes de la campagne municipale, l'auditoire remplissait la salle du Monument National. Le succès a été éclatant à Montréal. Avant de lever la séance, l'assemblée a adopté quatre vœux: 1o) que le 11 décembre soit reconnu et célébré comme la fête de l'indépendance du Cana-

da; 2o) que le gouvernement fédéral fasse le plus tôt possible le choix d'un drapeau canadien conforme aux aspirations des deux nations fondatrices du Canada; 3o) que le parlement fédéral et le parlement de Québec soient priés de supprimer les appels au conseil privé et d'amender en conséquence le statut de la cour suprême du Canada; 4o) que désormais le vice-roi du Canada soit choisi au Canada parmi les Canadiens.

Au cours de la manifestation trifluvienne, ont adressé la parole MM. François Nobert, avocat, Henri Boisvert, notaire, président de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, les députés Brunelle, Gariépy, Gauthier et Crête et Mgr Hormisdas Trudel V. G. M. l'abbé Tessier a aussi présenté un film cinématographique qu'il a appelé: poème à la gloire de la paysannerie du Québec.

On se rappelle que les quatre députés présents ont fait partie du groupe parlementaire qui s'est opposé à la votation des crédits militaires impérialistes. Ils ont de nouveau affirmé leur détermination à ne voter de crédits que pour la défense du Canada seulement. Le statut de Westminster leur fournit de nouvelles raisons d'ordre juridique pour justifier leur conduite. Avant la campagne entreprise dans le but de faire connaître ce statut, ils avaient amplement raison. Maintenant que, sept ans après sa signature, on découvre toute la portée de ce texte de loi, le peuple les approuvera encore davantage.

La manifestation de dimanche soir ne revêtait aucun caractère politique. Faut-il voir là une raison de l'absence des Trifliviens? Quand sept nouvelles années se seront écoulées, l'opinion publique aura évolué.

Il faut quand même se réjouir du succès de cette première célébration. Ne serait-ce que pour la reconnaissance du principe.

A. L.

la terre saine, et dont on retrouve dans les légendes explicatives du film quelques idées familières: "Une immense pensée d'amitié va vers ces gens, va vers ces vies, dans ces campagnes antiques et bonnes".

Ces gens aiment le travail. Là est le secret de leur bonheur. Le jour où tous partageront cet amour, il y aura de la joie partout. Chez l'ouvrier, chez l'artiste, chez le professionnel comme chez le paysan. Il y a des paysans qui ne sont pas heureux. Le jour où ils verront ce film, ils constateront leur erreur, ils se repentiront de leur crime. Ils reprendront confiance, et commanderont à la terre une

jouissance purifiée, plus réconfortante que celle qu'ils envient à ceux qui ne sont pas de leur rang. De même en sera-t-il de l'ouvrier paysan exilé dans les villes ou de l'ouvrier citadin. Ce film enseigne que le bonheur se trouve dans le travail, dans l'accomplissement du devoir quotidien. Il aidera bien des âmes désaxées à retrouver le sens de leur vie.

On a vanté la puissance évocatrice du cinéma. Il peut en effet, par des films comme celui de l'abbé Tessier sur la paysannerie québécoise, film réaliste et poétique à la fois, transformer toute notre vie québécoise, lui redonner une âme, une raison d'être, un idéal. — R. D.

LA RECLAME PAR LE FILM DOCUMENTAIRE

Par le Cinéma, nous connaissons tous les aspects de cette belle rivière qu'est le St-Maurice

On nous fait voir, parfois, au cinéma, ce que l'on appelle des "films documentaires". On pourrait aussi bien les appeler des "films éducatifs". Ils méritent généralement ce qualificatif, nous apprenant des choses souvent merveilleuses et que seuls les yeux peuvent nous faire facilement comprendre. Ces bandes nous font voir des paysages, des villes, des scènes, des coins du globe que même la plus grande longévité ne nous permettrait pas de voir dans les mêmes conditions. On nous les présente en quelques minutes. Ajoutons que de telles pellicules sont pour un pays, pour une ville, pour une industrie la plus efficace en même temps que la plus pittoresque réclame qu'on puisse concevoir. Réclame inégalable, incomparable.

Voici longtemps déjà qu'on parle, chez nous, du film-réclame ou film éducatif, mais il ne semble pas que l'on soit encore rendu bien loin de ce côté. Pourtant, les essais que l'on en a faits ont été concluants. Que d'intérêt présenteraient les vues de paysages, de sites, de monuments naturels et autres, de routes, de rivières et de lacs, de montagnes et autres accidents géographiques, dont abonde notre province si fertile en pittoresque de toute nature.

Le Bureau Provincial du Tourisme a décidé d'intensifier le mouvement touristique en faisant plus de publicité, c'est-à-dire en faisant mieux connaître notre province à l'extérieur. Comment pourrait-on, y réussirait-on mieux que par le "documentaire" projeté sur les écrans des milliers de théâtres des Etats-Unis et même de l'Europe?

Il y a quelques années, il nous était donné de voir se dérouler sur la toile d'un cinéma un film montrant quelques aspects de ce que l'on appelait les "rivières romanesques". Tous les spectateurs furent émerveillés de cette production cinématographique, de cette excursion magique dans un pays enchanteur. C'est ainsi qu'on nous faisait remonter quelques

parties du légendaire et populaire Saguenay sans que nous ayons à en affronter les brusques et traitres coups de "nordet".

Que d'autres magnifiques paysages pourrait-on nous offrir, même à nous, de la province de Québec, puisqu'on dit que ce que nous connaissons le moins c'est notre propre pays. Que sait-on, par exemple, de cette région du Haut Saguenay, des deux rives du fleuve Saint-Laurent — à part quelques coins où l'on va villégiaturer, — de la pittoresque Gaspésie, de nos belles régions de colonisation comme les hauteurs de la Matavie, les plaines du Témiscamingue et de l'Abitibi, et tant d'autres endroits dont on entend parler tous les jours et qu'on ne connaît pas plus que s'ils étaient situés aux antipodes? De quelle façon agréable le film se chargerait de nous les découvrir!

Nous remontons, un jour, une partie de la rivière Saint-Maurice. Quels merveilleux spectacles de deux côtés! Quel beau sujet de connaissances ainsi en quelques minutes tous les aspects de cette rivière, de ce fleuve plutôt, dont on parle depuis, dirions-nous, des siècles, et que les populations autres que celles qui vivent sur ses bords ignorent autant que l'Orénoque.

Quels sujets instructifs pour nos gens; quel attrait et quelle révélation pour les étrangers! Imagine-t-on l'intérêt d'un film qui nous ferait parcourir les principales parties du Boulevard Perron, la Gaspésie? Le beau film à dérouler que celui qui nous ferait admirer en quelques instants les coins enchanteurs de cette Bretagne canadienne, d'un côté, de cette Côte d'Azur, de l'autre? Qu'on nous fasse connaître aussi de cette façon la curieuse route qui conduit par les Laurentides au Lac Saint-Jean; et cette autre qui conduit au magnifique pays de Charlevoix et qui a à peine de la place à se faufiler entre le fleuve et les abrupts caps de la rive

nord; et ce bout de chemin qui, partant de Tadoussac, sera le premier tronçon de la future grande route de la Côte Nord.

Et quel film intéressant et instructif que celui qui nous montrerait les différents aspects du Parc National avec ses coins sauvages piqués de quelques brusques manifestations de la civilisation, représentée en une dizaine d'endroits par des chalets où l'on trouve jusque dans les plus infimes détails les attraites de l'hôtellerie moderne! Il y aurait là, pour nous comme pour les étrangers, des révélations qui constitueraient, nous le répétons, la plus merveilleuse réclame imaginable pour notre pays.

FILMON.

(Le Progrès du Golfe)

Coureurs de chantiers

Un rédacteur de la "Terre de Chez Nous" signale l'erreur commise par un grand nombre de jeunes cultivateurs, qui, chaque hiver, vont s'engager dans les chantiers plutôt que d'aider leurs parents aux travaux de la ferme.

"Si un grand nombre de fermes de la province de Québec ne rendent plus, c'est que le plus souvent leurs propriétaires ont été des "coureurs de chantiers" et que les grands garçons plutôt que d'aider douze mois par année leur père à améliorer la ferme en vue de la faire produire à pleine capacité, ont déserté le toit paternel pour s'enfoncer en forêt.

Au temps du flottage qui coïncide avec celui des semences, le père est laissé seul à la besogne qui est faite tant bien que mal, souvent en retard avec le résultat que l'on sait.

A l'automne, les grands garçons atteints de bonne heure de la fièvre des chantiers laissent le père se débrouiller comme il peut avec la rentrée des grains et l'encavage des légumes.

Il est vraiment pénible de voir ces jeunes terriens se bousculer à la porte des bureaux d'engagement où ils vont s'offrir à des prix de misère pourvu qu'on les engage.

Devant cet afflux de jeunes gaillards, robustes et forts, quoique inexpérimentés pour le travail qui leur sera confié, les employeurs à l'affût du travail bon marché donneront la préférence aux nouveaux venus plutôt qu'aux forestiers d'expérience.

Tandis que la terre mourra de négligence, les ouvriers forestiers de métier chômeront parce que leur place aura été prise par les déserteurs du sol".

JULES CARON

Architecte

324 rue Bonaventure

Tél. 720

Les Trois-Rivières.

Pour promouvoir l'Artisanat il nous faut un marché

Depuis quelques années, nous assistons à la renaissance de l'artisanat dans les campagnes de la province de Québec. Le mouvement en faveur des métiers et de l'industrie domestique imprimé par le gouvernement de la province a été heureusement mené jusqu'à présent. Depuis une dizaine d'années, des milliers de cours ont été suivis dans les comtés ruraux par pas moins de 12,000 personnes désireuses de se livrer au travail des anciens métiers à tisser que l'on était en train de remettre aux vieux greniers. On a pu ainsi en maints endroits retirer d'appréciables revenus qui ont été d'un grand secours parfois dans l'état de crise agricole que l'on traverse.

La nécessité, dit-on, développe l'esprit. La crise a même forcé certaines familles de cultivateurs à se livrer au tissage de l'étoffe du pays. On réalisait ainsi, avant qu'il ne fût exprimé, un vœu récent du colonel Wilfrid Bovey, directeur des relations extérieures de l'Université McGill et président de la Société Canadienne des Arts et Métiers du Terroir, qui tout récemment demandait que nos ménagères se remissent comme au temps jadis à fabriquer de l'étoffe du pays, laquelle trouverait, a-t-il dit avec raison, une importante utilisation dans la fabrication des complets de voyage en des pays de rude climat, et même des habits de golf, aussi remarquables par leur durée que par leur belle apparence.

Cette industrie est d'autant plus facile à faire prospérer que l'on peut largement se livrer à l'é-

levage du mouton et que la laine de nos moutons est l'une des plus belles qui soient. On affirme qu'une fermière, tout en vaquant à ses multiples occupations journalières, pourrait facilement tisser deux cents verges d'étoffe du pays dans le cours d'une année, ce qui lui assurerait un revenu de \$250. Voilà des heures de loisir qui seraient bien payées par le temps qui court.

On a fait remarquer que, grâce au règne de la machine sur les fermes, les femmes ne sont plus obligées, comme au temps de nos pères, d'aider les hommes aux travaux des champs. Elles pourraient donc s'occuper au tissage des étoffes, des toiles, des flanelles ou à la fabrication à la main des tapis tressés et crochetés!

Mais ce qu'il faut, outre la bonne volonté et l'initiative des gens de la campagne, ce sont les débouchés, le marché. De même qu'est connu le "tweed" écossais, il faudrait que le fût aussi l'étoffe canadienne, qui s'apparente à celle de l'Ecosse; il faudrait éveiller l'attention dans les villes comme dans les campagnes en faveur de ces complets dont nous venons de parler et qui peuvent être portés pour certains voyages et pour le golf. Il y a déjà, depuis assez longtemps, une bonne demande de la part des touristes en faveur de nos flanelles — homespuns — et de nos tapis tressés et crochetés; pourquoi n'y en aurait-il pas une, plus forte encore, pour notre "tweed" bas-canadien?

Henry DESCHAMPS.

(Le Progrès du Golfe.)

CLAVIGRAPHES

Echange et réparations de machines à écrire de toutes marques.

Rubans, Papier, Carbone Réparations de toutes sortes des balances "Toledo"

V. DUBOIS

Tél. 620

1644 rue Notre-Dame TROIS-RIVIERES

A. D. Gascon Louis Parant

GASCON & PARANT

ARCHITECTES

Trois-Rivières

690, St-François-Xavier Téléphone 266

Jouissez-vous de la Saison des Fêtes?

Si votre santé est chancelante, vous ne pouvez partager la joie des autres.

Le mois de Décembre est le mois des réjouissances, des réunions de famille, des joyeux rassemblements et des glorieuses fêtes de Noël. La décoration des arbres de Noël, l'emballage et l'échange des présents — toutes ces choses tendent à vous rendre heureux et rempli de bonnes intentions.

Mais si votre digestion ne fonctionne pas normalement vous ne pouvez pas entrer dans l'esprit de saison et vous ne pouvez partager la joie de tous ceux qui vous entourent. Vous ne souffrez peut-être de rien de plus qu'une élimination défectueuse, un très commun qui est souvent causé par les exigences de notre façon de vivre actuelle. Depuis 1869 des milliers de personnes qui souffraient d'une mauvaise digestion et d'une élimination retardée, ont pris le Novoro du Dr. Pierre, ce tonique pour l'estomac qui a fait ses preuves. Si vous êtes grincheux, nerveux et irritables l'action du Novoro du Dr. Pierre, qui produit quatre effets, vous aidera sans doute aussi; il aide les fonctions de l'estomac, règle les intes-



tins, stimule l'action des reins, facilitant ainsi l'élimination, il aide et active aussi la digestion. Envoyez le coupon ci-dessous pour obtenir aujourd'hui une grosse bouteille d'essai de Novoro du Dr. Pierre de 14 onces (valeur rég. \$1.20).

Livré au Canada Sans Frais de Douane

La Grosse Bouteille d'Essai — \$1.00 Seulement

Dr. Peter Fahmy & Sons Co. 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill. Dept. D.C. 485-60

Envoyez m'envoyer une grosse bouteille d'essai de 14 onces de Novoro du Dr. Pierre en port payé, pour laquelle je remets \$1.00.

□ Veuillez envoyer C.O.D.

Nom.....

Adresse.....

Bureau Postal.....

LES MOINDRES CHOSES COMPTENT

ACHETEZ DES TIMBRES de NOËL

Faites exécuter
vos travaux de
Ferronnerie
à la P'tite Forge
Des FRÈRES LEBRUN
454
Niverville
Trois
Rivières.

LE BIEN PUBLIC

HEBDOMADAIRE DU JEUDI

LES TROIS-RIVIERES, JEUDI, 15 DECEMBRE 1938

Buvez les Liqueurs
KIST
ORANGE KIST
ou autres liqueurs KIST
5¢ dans tous les restau-
rants de la Mauricie.

Notre "COMPLEXE" D'INFERIORITE

Il est tout de même assez curieux de constater que les Canadiens-français qui rencontrent des difficultés presque insurmontables dans le domaine économique soient toujours à l'avant-garde quand il s'agit de la politique. Ils sont les plus ardents artisans de l'unité nationale. Sans eux le Canada ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui.

S'ils ne sont pas tous directeurs de banques ou de grandes entreprises industrielles ou commerciales ils apportent une contribution glorieuse à la vie de leur patrie. Tandis que d'autres travaillent à s'enrichir, à accumuler des capitaux qui leur permettront d'influer sur la direction politique du pays, c'est leur victoire à eux les Canadiens-français, de vaincre sur ce nouveau terrain les adversaires qu'ils ont rencontrés dans la lutte pour le pain quotidien.

Les Canadiens-français ont l'habitude du combat avec des adversaires sans cesse renouvelés. Dès leur arrivée sur le sol canadien, ils ont bataillé contre des éléments que chaque saison ramenait plus agressifs. L'hiver avec ses neiges, le printemps avec ses débâcles, l'été avec le défrichage aussi tenace qu'une barbe coupée le matin et repoussée le soir, l'automne avec ses gelées hâtives, les indiens se succédant devant le mousquet, toutes ces résistances, ils les ont surmontées chaque fois que l'occasion s'est présentée.

Les réussites économiques leur sont moins familières. Ils ont pu créer de la terre arable, ils ont échoué dans la création de l'argent. Ils ne manquent pas d'initiative mais leur honnêteté les confine dans leurs biens à l'exclusion de celui d'autrui. Encore aujourd'hui, ils prétendent que devenir multi-millionnaire honnêtement, durant une seule vie d'homme, est impossible. Des dettes ils en ont toujours entretenues mais pour les honorer. Leurs entreprises sont toujours basées sur le travail.

Quand d'autres sont arrivés, ici, avec la richesse, la mécanique, le sens du monopole, ils ont tout accaparé. Même la terre a été placée sous séquestre. Les nombreux fils de défricheurs du sol ont dû émigrer. Eux qui désiraient fonder un pays grand et prospère, allier le bien particulier à celui de la communauté, ils ont été empêchés de le faire. Ils ont toujours trouvé sur leur route des appétits nouveaux plus voraces d'argent que de nationalisme. L'immigration européenne leur a toujours fourni des voisins plus soucieux du compte de banque que de l'agrandissement d'un pays dont la poussière n'avait pas encore adhéré à leurs bottes de globe-trotteurs, dont le sol ne contenait les cendres d'aucun des leurs. Encore aujourd'hui plusieurs de ces immigrants sont des parasites qui n'ont d'autre souci que de sucer le sang de ceux qui les portent.

Mais quand il s'est agi des destinées supérieures de notre pays, les Canadiens-français avaient des horizons inaccessibles aux autres. L'acte de Québec en 1774 ne fut pas accordé à la demande des protestants et nouveaux arrivés au pays. Le régime constitutionnel fut rendu inopérant grâce à la mauvaise volonté anglaise qui persistait à voir dans cette forme de gouvernement une arme de domination mise à sa disposition contre le reste de la population du pays. Même avant la lettre, les Canadiens-français édifiaient, contre la volonté les immigrants anglais, les fameuses libertés britanniques. Le grand principe de la votation des crédits fut tellement méprisé par les conquérants de 1760 et défendu par les vaincus de la même date qu'il y eut conflit. Ministère responsable, sottise pour les nouveaux maîtres et ambition des Canadiens-français.

Que serait l'acte de 1867 sans la contribution des Canadiens-français? Qui parmi les délégués anglais aurait réclamé et obtenu, pour le pays, l'indépendance de sa politique intérieure? Cartier l'a fait. Le geste qui a consacré l'indépendance du

Dans les

La reproduction bleue

Les grands manitous du parti conservateur fédéral sont présentement à la recherche d'organisateurs dans la province de Québec. Depuis que ce parti s'est donné un nouveau chef, depuis qu'il a fait, à son congrès d'Ottawa, une nouvelle profession de foi antinationale et impérialiste, il s'agit maintenant de remplir les cadres de l'organisation.

Dure besogne. Le parti conservateur a atteint l'état vaporeux dans plusieurs provinces. Dans le Québec, dans la Saskatchewan et dans l'Alberta, il n'en est plus question. C'est un cauchemar, un souvenir pénible. Les reproducteurs bleus ont, à date, essuyé trois refus. M. Héon, député d'Argenteuil, ne se contente pas de dépasser en intelligence et en jugement tous les vieux bleus, il refuse cette position autrefois si recherchée d'organisateur. Au début de sa carrière politique, il ne veut pas la ruiner volontairement. L'échevin Jeanotte de Montréal et M. L.-P. Delongchamps ont également refusé.

Espérons que les émissaires de M. Mannon ne pourront embaucher aucun organisateur convenable et que celui qui acceptera la charge, en désespoir de cause, achèvera l'immersion du parti bleu dans Québec. Tous les méfaits dont il a la conscience chargée nous fait désirer sa mort. Quant au parti libéral, il n'est pas plus recommandable.

Quoi alors? Un parti canadien-français à Ottawa.

Canada en matière internationale, par la signature d'un traité, Lapointe l'a fait. La participation du Canada aux guerres de l'empire est un suicide national. Les Canadiens-français ont été les premiers à s'y opposer. Leur maison est bien à eux et ils veulent l'organiser pour eux seuls. Désir légitime mais combien contrecarré par des associés hostiles.

Qui soumet aux autorités fédérales d'incessantes représentations pour que soit respectée la constitution en matière de langue, de subsides, de représentation, de fonctionnarisme, d'immigration? Toujours des Canadiens-français.

Et aujourd'hui qui occupe les premiers rangs dans la marche triomphale du Canada vers la liberté totale? Le statut de Westminster, signé depuis sept ans, n'a jamais rien suggéré à la population anglaise. Il appartenait à la population française de fêter, pour la première fois au pays, l'anniversaire de cette charte de notre indépendance. Montréal a célébré avec une très minime participation anglaise. Le monde officiel anglais s'est royalement abstenu. Et comment cette initiative est-elle reçue.

Dans le domaine du nationalisme les Canadiens-français représentent la marche en avant et les Canadiens-anglais la marche à retardement.

Notre "complexe" d'infériorité n'est pas général. S'il nous opprime dans les exploitations louches, dans l'organisation des monopoles oppresseurs, c'est un bienfait dont il faut remercier le ciel. Les intérêts supérieurs, les conclusions qui s'imposent ne nous effraient pas. Notre caractère fait d'ordre et de mesure se manifeste une fois de plus. Nous sommes les plus solides protecteurs de l'unité nationale envers et contre les Anglais. Sur ce terrain, qui est bien le plus important, le plus essentiel, nous jouons notre rôle avec un avantage incontestable.

Albert LEBRUN.

Sept

Immigrants bienfaisants

Le Russe arrêté, à la pointe du revolver, la semaine dernière, sur la côteau St-Louis, après vol avec effraction, illustre bien tous les bienfaits d'une immigration non contrôlée.

Pour s'en rendre compte il n'est qu'à surveiller les chroniques judiciaires. Chaque jour sont rapportées des comparutions de moujiks. Les noms des accusés n'ont aucune consonnance française ou anglaise. Il s'agit alors d'importés qui viennent continuer, ici, leur existence vicieuse faite de déprédations et de crimes.

La vie au Canada serait plutôt paisible sans cet apport de déchets sociaux que constituent les immigrants. Nous pouvons alimenter suffisamment les cours de justice avec nos nationaux coupables envers la loi. Pourquoi nous affliger de ces européens, de ces asiatiques qui ont toutes les raisons du monde de fuir le pays qui les a vu naître. Quelque fois ils peuvent avoir la détermination de refaire leur vie. Mais combien succombent à la tentation de s'abandonner à des habitudes condamnables une fois rendus en pays étrangers.

Notre immigration a-t-elle pour fonction de peupler nos prisons, nos maisons de santé, nos hôpitaux d'êtres indésirables?

4 millions

A l'occasion des fêtes, une heureuse tradition veut que notre amitié se manifeste de façon tangible. C'est l'époque des cadeaux et d'une amicale générosité. L'occasion semble propice de faire profiter de notre geste ceux des nôtres qui demandent leur subsistance au commerce ou à l'industrie. Si nous ne leur portons aucune affection particulière, ils sont plus que d'autres, susceptibles de la mériter.

La Ligue d'achat chez nous estime qu'il se dépense environ \$10. par famille, à l'époque des fêtes. Le chiffre est peut être considérable pour certains cas mais comme moyenne, il est convenable. D'après la statistique de 1931, nous comptons 412,284 familles canadiennes-françaises. Avec une moyenne de \$10. par famille, les quatre millions sont donc dépassés.

Sans générosité excessive, avec seulement un peu de réflexion et de bonne volonté notre pauvreté s'enrichirait d'une telle somme. Elle n'est pas à dédaigner.

La fête du commerce

Bientôt ce sera Noël. Bien plus que le "Venez divin Messie" ou le "Rorate" religieux, le commerce nous fait pressentir cette grande fête de la naissance du Christ. L'avent n'était pas encore entré dans le cycle que lui garde le calendrier que déjà le commerce l'avait précédé. Les journaux comptaient les jours d'achat qui nous séparaient de Noël.

Alors que l'Eglise invite les fidèles à la pénitence, qu'Elle dégarnit ses temples, les magasins s'enguirlandent et sollicitent la clientèle par une recrudescence publicitaire. La mode nous donne de ce jour saint une image privée de spiritualité. Il importe plus de dépenser de l'argent que de créer une ambiance où le caractère grave et sacré de cette grande fête chrétienne puisse impressionner religieusement grands et petits.

Jours ...

La foi s'en retire peu à peu et l'arbre de Noël remplace la crèche. Le divin cadeau de Dieu le Père au monde ne compte plus à côté de ceux qu'il faut adresser. Pour les besoins du commerce, le Père Noël s'est multiplié. Sa présence universelle lui a enlevé la poésie qu'on avait bien voulu attacher à sa personne dans l'espérance d'oublier les délicieuses croyances d'autrefois.

Produits domestiques

Ceux qui, par esprit de solidarité nationale, se font une provision de conserves, pour la saison d'hiver, auprès des cultivateurs qui viennent au marché, éprouvent une certaine déception. La présentation des produits est assez quelconque. Etiquettes blanches avec inscription à la main tout autour de la boîte. Ou bien le cultivateur vendra des tomates, c'est à dire des boîtes portant une étiquette de tomates, en disant que ce sont des carottes, mais qu'il n'avait pas d'étiquettes de carottes.

Peut-être est-ce un truc pour écouler des produits de qualité inférieure, il est des cultivateurs qui vendent des produits étiquetés B comme étant de qualité A. Encore ici ils prétendent que leur commande d'impression a été mal remplie et qu'ils n'ont que des étiquettes de qualité B pour tous leurs produits dont la majorité est de qualité A.

Toutes ces difficultés d'organisation peuvent s'expliquer mais elles ne s'excusent pas. Et le comble de l'inattention est bien de placer des étiquettes sur des boîtes qui ne leur conviennent pas. Dans une douzaine de tomates, vous pouvez trouver des carottes, du blé d'inde, des fèves.

Peut-on plus habilement guillotiner une industrie susceptible de faire vivre son homme!

La Muse batiscane

M. l'abbé Emile Bégin, qui tient la chronique de la bibliographie canadienne dans l'Enseignement secondaire, consacre les lignes suivantes au poète Clovis Duval, dont l'ouvrage de poèmes, "Les Aspects", vient d'avoir l'honneur d'une réédition en France aux Editions "Scripta":

"Ces sonnets célèbrent le ciel et la nature: les fenêtres d'or des étoiles, la minute irréaliste de l'aurore, le vent exilé du ciel en terre, les échos, les coqs "au cri de cuivre ardent, les arbres, la source, fille des hauts taillis, la paix du soir. Ils cherchent à exprimer l'âme du sol, l'herbe tenace hantée des bourdons et des fourmis, la voix déchirante de la charrue, les cloches qui "rient au ciel et baillent au terroir". Ils s'appliquent à peindre les reliefs mentaux de la pensée et du génie, pareils aux agitations des océans, des rûchers, des ravins et des montagnes ...

"Les sonnets de M. Clovis Duval ne sont pas tous clairs. Ils ont attrapé la beauté des détails plutôt que la beauté de l'ensemble: beauté tranquille, réservée, qui s'accommode aux thèmes modestes de la muse batiscane ..."

UN SIGNE

Un Ecossais et un Juif étaient au banc des prévenus. Le magistrat demanda à un témoin: "Comment savez-vous que ces deux hommes étaient tout à fait ivres?"

"Eh! bien voilà: l'Ecossais jetait des pièces de monnaie dans la rue; le Juif les ramassait et les lui rendait."

La VILLE

COMME A LA VILLE...

chronique municipale

Sur la table de leur galerie, ceux de la presse — tous trois, comme à l'ordinaire — trouvent des nouvelles. Et dans une gazette qui vient de loin, avec ça. Ce qu'on a posé là, à leur intention, c'est ni plus ni moins que la *London Free Press*; "Western Ontario's Foremost Newspaper", lit-on en exergue. Et là-dessus, d'énormes manchettes qui tirent l'oeil quasiment hors de l'orbite: "FERGUSON EXHORTS PARTY TO U-NITE" "Tension in Europe Grows Over Italian Threats", etc. Mais, ça n'est pas là, paraît-il, ce qui doit nous intéresser. Il faut tourner à la quatorzième page, tout au haut de laquelle on trouve une vignette sur trois colonnes portant la légende que voici: "Quebec Officials Here To Study Water System: Civic officials of Three Rivers (sic), Quebec, visited London yesterday (le journal est daté du 9 décembre) to study the municipal waterworks system. Some of the visiting officials are shown with Mayer T. F. Kingsmill and E. V. Buchanan, general manager of the Public Utilities Commission, in the above Free Press photo taken at the city hall. Standing, left to right: Alderman Alarie Napoleon (sic), Paul Dufreshne (resic), engineer; Alderman Emmett Boland, Alderman and Pro-Mayor Robert Ryan and E. V. Buchanan. Seated, Mayor Kingsmill". Et voilà rapportée très fidèlement la preuve photographique que nos édiles ne perdent pas leur temps en balade quand ils vont se renseigner à l'extérieur. Si seulement ça devenait la coutume de les faire accompagner, dans ces expéditions, d'un ou deux — ou des trois à la fois — des chroniqueurs municipaux, ça serait parfait...

Ils ont fait un beau voyage! Du moins, souhaitons-le et revenons à l'hôtel-de-ville, ce lundi soir du 12 décembre, où, après lecture des procès-verbaux — fastidieuse besogne, on ne cessera pas de le répéter — on apprend qu'il n'y a pas le moindre avis de motion.

On passe donc à la motion tout court. Mais le moment sera loin d'être bref. On ne semble pas s'entendre, à la toute dernière minute, sur le texte de ladite motion, et la discussion s'entame, à part, entre MM. Neveu, Poisson et Ryan, à qui M. le secrétaire de la Ville donne force renseignements. M. Neveu veut apparemment faire retrancher de sur l'acte d'achat de terrains à M. Joseph Lamothé, au chemin des Forges, certains numéros de cadastre indiquant des lots autour desquels ont craint qu'il y aura litige quant à la propriété réelle. M. Ryan va se renseigner auprès de M. l'ingénieur de la Ville, pendant que la discussion se poursuit. On en vient, en fin de compte, à recommander à M. le maire de ne pas signer la paperrasse avant que certains points aient été bien éclaircis. La motion mentionne qu'il s'agit de l'acte, l'achat par la Ville d'une lisière irrégulière formée de plusieurs lots contenant un total de 54.348 pieds (mesure anglaise); le tout cédé au prix de

\$700; le vendeur s'engageant à régler les taxes pour l'année 1938. M. Poisson, à part et sur le ton ironique: "Il n'accepterait pas \$800?"; puis le premier conseiller de Saint-Philippe ajoute, sotto voce: "Il a payé \$500, LUI!" Après quelques observations supplémentaires de la part de M. Ryan, qui tient à ce que l'on préviene tout litige, on recommande une fois de plus à M. le maire de veiller au grain; et l'on passe à autre chose.

C'est-à-dire qu'on est bien près de croire que l'on va passer hors de la grande salle, puisque M. Pitt, jetant le coup d'oeil circulaire, selon l'usage, demande si quelqu'un a quelque chose à dire. D'habitude, c'est le signal de la récréation. Mais voilà que M. Alarie se lève et l'on va assister à tout autre chose qu'à un *deo-gratias*! Il y a, dans la salle, environ une soixantaine de spectateurs.

Le premier conseiller de Saint-Louis y va sur un ton, disons: tout-à-fait parlementaire pour demander si l'on a reçu une réponse du gouvernement provincial à la suite de cette résolution adoptée à la dernière séance dans le but de réclamer soit du travail, soit des secours pour les chômeurs. On lui fait signe que oui et à l'instant même un chasseur revient chassant devant lui le document qui va permettre de répondre comme il faut à la question. Il s'agit d'une lettre inscrite à l'ordre du jour de la Commission permanente (item no 13). M. Béliveau, greffier de la Ville, lit donc une lettre à lui adressée par le premier ministre lui-même et dont on aura trouvé le texte intégral dans la presse du lendemain. La teneur se résume à ceci: le gouvernement provincial a déjà accordé à Trois-Rivières des octrois se chiffrant à plusieurs millions de dollars, tandis que le gouvernement fédéral, lui, n'a pas fait tout son devoir pour remédier au chômage. Satisfait de la réponse, M. Alarie reprend son siège tandis que M. Pitt explique qu'une délégation ira rencontrer le ministre fédéral du Travail, M. Norman Rogers, mercredi (hier). (A l'heure où paraîtra ce journal, on connaîtra très probablement le résultat de cette entrevue.) M. Pitt répète ce qu'il disait le lundi précédent, à savoir qu'il demeure parfaitement indifférent aux "grafignures" qui se pratiquent entre le gouvernement fédéral et le provincial.

M. Alarie revient à la charge en demandant si l'on peut produire un rapport final et concluant quant au nombre d'employés aux travaux du parc de l'Exposition, de même qu'au nombre des étrangers dont on a parlé. M. Pitt répond que ledit rapport n'est pas encore prêt; que l'enquête se poursuit; que l'on a trouvé, jusqu'ici, 34 ou 35 noms d'employés qui ne sont ni des "payeurs d'eau ou de taxes"; M. le maire ajoute que le travail est long, les enquêtes se faisant de porte en

porte. M. Alarie veut tout de même faire préciser le nombre actuel d'employés. M. Pitt répond que le nombre est assez considérable, mais qu'il n'a pas compté les noms. Le premier conseiller de Saint-Louis exprime alors l'opinion qu'il serait juste et bon de publier le nombre des travailleurs, trifluviens tout comme étrangers à la ville. M. Pitt, prétend, en guise de réplique, qu'il se trouve encore, sur la liste fournie par le ministère provincial du Travail, des noms de personnes qui ne travaillent plus. Ladite liste ne lui paraît pas trop récente, précise-t-il; puis il réclame le dernier "pay roll". Il s'ensuit une discussion rapide entre MM. Pitt et Alarie à propos du temps que l'on a mis à dresser la liste soumise, discussion au cours de laquelle M. Pitt cite son propre record, si l'on peut dire, qui fut d'adresser 1.100 enveloppes en 6 heures de temps, un dimanche. M. Alarie défend l'administration gouvernementale. M. Pitt répète qu'il aimerait voir le dernier "pay roll". Il a étudié la liste fournie, ajoute-t-il, en compagnie de sans-travail et d'"échévins". M. Alarie réclame toujours qu'on en vienne à des précisions. M. Pitt s'adresse alors à quelqu'un qu'il aperçoit dans l'assistance et fait citer, par un nommé Raymond, deux cas d'employés congédiés dont les noms sont demeurés sur la liste. A M. Béliveau, M. le maire demande d'obtenir une copie du dernier "pay roll".

C'est alors que M. Poisson prend la parole à son tour. Dans l'attitude et sur le ton qu'il affecte pour ses grandes circonstances, le premier conseiller de Saint-Philippe déclare ne pas très bien comprendre ce qui vient de se passer. Il souligne que la Ville a accompli en tout le désir du gouvernement de Québec; de même, ajoute-t-il, a-t-on posé certaines questions en commission permanente, mais les choses en étaient toujours restées là. Élevant le ton et se faisant plus véhément, M. Poisson déclare avoir été de ceux qui ont épluché la liste soumise et que quarante des travailleurs inscrits sont demeurés introuvables en tant que Trifluviens. Il répète ne pas très bien comprendre pourquoi on voudrait faire de la publicité avec toute cette affaire. A son sens, c'est là une drôle de manière de procéder. Encore une fois, il reconnaît les bienfaits de Québec et en remercie qui de droit, mais il aurait souhaité qu'on ne fit pas tant de bruit autour de la situation actuelle. Enfin, il rappelle la loi qui veut que l'administration fédérale ne traite qu'avec les provinces. M. Poisson regrette toutefois de ne pouvoir être des délégués à Ottawa. S'adressant ostensiblement à M. Alarie, il termine en disant que c'est "un peu regrettable" de voir qu'on demande de faire de la publicité là-dessus. On aurait tort d'en faire, dit M. Poisson. Chose inusitée depuis déjà plusieurs mois: de vigoureux applaudissements, dans la salle, soulignent ces dernières paroles.

M. Alarie réplique en disant que son collègue déplace la question, puisque lui-même n'a pas voulu faire la moindre allusion aux relations entre Ottawa et Québec. Tout simplement, a-t-il voulu démontrer que la question des étrangers à la ville employés aux travaux du parc de l'Exposition n'était pas aussi alarmante qu'on pourrait le croire, puisque sur les quelque 1.700 hommes au-delà qui y travaillent présentement, on

n'a trouvé que 42 cas douteux. M. Poisson interrompt promptement et se lève en même temps que son collègue de Saint-Louis. Il le fait pour éloigner toute discussion, sauf que pour trouver de quoi soulager les sans-travail.

M. Pitt reprend pour formuler "un reproche qui n'en est pas un" au sujet du temps que l'on a mis à dresser la liste demandée.

M. le maire présume que ladite liste contient les noms de certains qui ne travaillent plus depuis quatre ou cinq mois. C'est pourquoi il réclame, encore une fois, une nouvelle liste revue et corrigée. Il peut y avoir eu erreur, finit-il par dire. Toutefois, il ne veut blâmer personne.

Il semble bien que le débat est fini par là. Mais non. M. Turcotte se lève, puis, jetant un regard du côté de M. Alarie, commence par dire: "Peut-être que vous voulez m'accuser mais..." Puis, le second conseiller de Notre-Dame se défendra de "vouloir faire du tort au parti" (?); aussi bien se défend-t-il de vouloir faire de la politique ni d'en vouloir à M. Duplessis, il "félicite plutôt notre député et premier ministre". Il fait brièvement allusion à l'entrevue avec ce dernier, entrevue à laquelle il assista.

C'est son avis qu'il appartient au Conseil municipal et non pas aux sans-travail de "protester". M. Turcotte "avoue qu'Ottawa se néglige". Puis, s'emportant quelque peu, il marmottera quelques paroles amères à propos de "la mose de politique qui se fait". M. Turcotte a atteint, disons: au sommet d'une émotion très difficilement contenue. Il s'étouffe quelque peu en déclarant, pour finir, que de la misère noire habite dans son quartier, où il y a de nombreuses armoires vides. "Faut y voir!" dira M. Turcotte, au milieu des applaudissements de la salle.

Jean-Marie FORTIER.

Le départ de la belle Marina

Tout en se réjouissant de la nomination du duc de Kent au poste de gouverneur de l'Australie, la société de Londres plaint la jeune duchesse de quitter si brusquement la vie mondaine de la capitale. Mais il n'est pas impossible que la nomination du duc de Kent ait été inspirée par la reine Mary et la reine Elisabeth, qui voulaient justement épargner à la duchesse les fatigues de la vie mondaine.

On laissait entendre, depuis quelque temps déjà, que la reine Mary et la reine Elisabeth n'approuvaient pas le train de vie de celle qui est restée, pour tout Londres, "la belle Marina". Trop de danse, des toilettes un peu trop élégantes, peut-être un peu trop de rouge à lèvres et de fards.

En Australie où le duc et la duchesse iront représenter, pendant trois ans, la dignité de la monarchie britannique, les devoirs austères et difficiles ne laisseront guère de place aux distractions et plaisirs mondains.

La duchesse de Kent ne sera pas la première victime de l'esprit de discipline qui domine la dynastie britannique. La reine Mary avait passé, elle aussi, dans sa jeunesse, par une difficile période d'adaptation aux devoirs de sa charge royale.

AVIS PUBLIC

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les TERRES et HERITAGES sous mentionnés ont été saisis et seront vendus aux temps et lieux respectifs, tel que mentionné plus bas.

FIERI FACIAS DE BONIS ET DE TERRIS

COUR SUPERIEURE

CANADA,
Province de Québec,
No 5224.

Dans une cause dans laquelle J.-ANTONIO GAUTHIER, marchand, des Trois-Rivières, y faisant affaires sous les nom et raison sociales de "P.-A. Gouin Enrg.", était demandeur; vs HARRY LAFLEUR, de la paroisse des Trois-Rivières, était défendeur et J.-ADELARD LEMIRE, et LOUIS BERTRAND, registrateurs conjoints de la division d'enregistrement des Trois-Rivières, mis-en-cause.

Comme appartenant au dit défendeur, l'immeuble suivant, savoir: "Un emplacement situé en la paroisse des Trois-Rivières, en la Banlieue des Trois-Rivières, au côté sud de la route nationale, faisant partie du lot numéro dix-sept du cadastre officiel de la paroisse des Trois-Rivières, et démontré sur un plan de subdivision de cette partie du dit lot No 17 du cadastre de la paroisse des Trois-Rivières, préparé par R.-H. Houde, arpenteur-géomètre, le 4 février 1932, comme étant le lot No 5 et partie du lot No 6 de la subdivision du dit lot numéro 17, ayant 75 pieds de largeur par une profondeur de 168'6" pieds dans sa ligne nord-est et 178' pieds environ dans sa ligne sud-ouest, borné en front par la dite route nationale, en profondeur par la ruelle, tel que mentionné sur le dit plan, d'un côté par la rue portant le No 17-2 sur le dit plan et du côté sud-ouest par le résidu du dit lot No 6 vendu par le défendeur à Georges Lambert, le 5 août 1938, par acte de vente fait et passé devant Mre J.-A. Villeneuve, N. P., avec bâtiesse dessus construites, et tel que le tout se trouve actuellement."

Pour être vendu, au bureau du shérif, dans le Palais de Justice, en la cité des Trois-Rivières, le TROISIEME jour de JANVIER, mil neuf cent trente-neuf, à DIX heures (10) de l'avant-midi.

Le shérif,

L.-P. MERCIER.

Bureau du shérif,
Trois-Rivières,
30 novembre 1938.

Encourager nos annonceurs, c'est soutenir efficacement votre journal local

PHOTOS COMMERCIALES
DESSINS
CLICHES
JOUR ET NUIT
BÉLIL 3984.
LA PHOTOGRAPHIE
NATIONALE
LIMITÉE
282 avenue rue Ontario, près Bleury - Montréal

En feuilletant journaux et revues

Les centralisateurs.

L'activité politique canadienne est peu considérable quand nos députés n'habitent pas Ottawa. Personne n'a parlé durant toute la crise européenne. M. King a ensuite pris un long repos. Mais, aujourd'hui, la session se fait prochaine. On parle des élections générales pour 1940.

Les apôtres de la centralisation, les ennemis de l'unité nationale, ont bien l'intention de faire tourner l'érou d'un tour. L'assurance-chômage servira de prétexte. En procurant aux électeurs un avantage matériel et immédiat, Ottawa prétend que la violation des principes constitutionnels passera inaperçue. La psychologie n'est pas mauvaise. Si le peuple accepte tout, les oies du Capital veillent. Il se trouvera toujours quelqu'un pour faire savoir à Ottawa qu'il est le résultat d'une convention intervenue entre les provinces. Ottawa est un effet et non une cause.

Parlant de l'attitude du Nouveau-Brunswick à l'une des dernières séances de la commission Sirois (elle a déjà porté le nom de Rowell), l'Événement-Journal écrit:

"Si la province de Québec était seule à réclamer le maintien de ses droits et l'inviolabilité du pacte, ceux qui exploitent la hantise de l'autonomisme québécois y trouveraient une nouvelle occasion de se voiler la face et d'amoindrir l'opinion canadienne sur les ambitions de la province française du Dominion.

Mais le Nouveau-Brunswick, après l'Ontario d'ailleurs, vient de soutenir la même thèse, à l'une des dernières séances de la Commission Rowell-Sirois. "Si le Parlement, dit le mémoire, persiste dans la voie de la centralisation, il y a un danger qui détruira la Confédération." Le mémoire soutient que le gouvernement central a faussé l'administration du pays en méconnaissant les principes fondamentaux de la Confédération canadienne. L'un de ces fondements, souligne le mémoire, réside dans le fait que la Confédération a été formée pour assurer la prospérité des provinces comme telles. Les devoirs du parlement central sont donc envers les provinces et non pas envers le peuple canadien en général.

Une déclaration qu'a fait récemment, à Québec, M. Ernest Lapointe, laisse entendre qu'Ottawa se prépare à donner un nouvel assaut aux droits provinciaux, dès la session de janvier. Le prétexte de l'assurance-chômage est tout trouvé. Les centralisateurs veulent jeter ainsi sur les gouvernements provinciaux le discrédit des attermoissements apportés à l'application d'une mesure sociale nécessaire."

L'assurance-chômage a toutes les apparences d'une mesure électorale. Le peuple canadien se laissera-t-il, une fois de plus, gouverner contre lui-même?

Appel à la finance

Malgré toutes les réticences des autorités fédérales, malgré leurs oppositions à voir le Canada s'introduire dans le domaine international autrement que pour alimenter l'Angleterre en hommes et en munitions de guerre, de nombreuses influences veulent nous asseoir à une table où se joue une grosse partie.

Un appel aux financiers anglais vient d'être lancé par Sir Evelyn Wrench, fondateur de l'«English-Speaking-Union» en faveur de la construction d'une route, de la frontière canado-américaine, à travers la Colombie canadienne. Ce grand homme prétend que les

Etats-Unis ne doivent pas supporter à eux seuls le coût d'une entreprise de \$25,000,000.

Les Etats-Unis ont pris l'initiative de cette construction. Elle leur serait d'une grande utilité dans leurs relations commerciales et militaires avec l'Alaska, pays que possèdent les Etats-Unis au nord du Canada.

Mais l'entente commerciale qui vient d'être signée entre l'Angleterre et les Etats-Unis d'une part et le Canada et les Etats-Unis d'autre part, doit se compléter au point de vue militaire.

Cette agitation prouve une fois de plus que l'Angleterre est préoccupée par la question orientale où se constitue présentement un empire de 400 millions d'habitants et où la porte est maintenant fermée au commerce étranger.

Sir Evelyn a fait cette proposition dans un communiqué au «London Times». Camille L'Heureux écrit, avec raison, à ce sujet, dans le Droit:

"Le plaidoyer de Sir Evelyn, toutefois, est intéressant. Comme le nouveau traité de commerce anglo-américain, il manifeste la préoccupation de l'opinion dirisolidé bloc économique et militaigeante en Angleterre de créer un re anglo-américain, de parfaire l'union des peuples de langue anglaise, afin de constituer un front commun dans la défense de leurs intérêts contre les états totalitaires.

De façon plus particulier, il est à noter comment on espère, en Angleterre, par la construction de cette route, favoriser quelque vaste plan d'immigration britannique et assurer en même temps la défense de la partie occidentale du Canada contre les ennemis possibles de l'Orient."

Du bon monde

Bayard écrit dans le Droit que les Canadiens-français c'est du bon monde. Il souligne le traitement qu'ils accordent, dans le Canada français, à toutes les minorités. Le premier député juif élu, un Monsieur Hart que connaissent bien les Triflaviens, mourut magistrat. La minorité protestante reçoit, un octroi scolaire proportionnellement plus que la majorité catholique. Ici, aux Trois-Rivières, la minorité protestante, avec une seule école et quelques centaines d'élèves, reçoit plus que la majorité catholique avec une vingtaine d'écoles et près de 7,000 élèves.

Après ces considérations, Bayard ajoute:

"Après ces prouesses de générosité, leurs compatriotes d'autres langues seraient mal venus de leur reprocher un certain esprit de solidarité. Par exemple, cette union dans la revendication de traitement égal dans tout le pays. Si les manuels anglais d'histoire du Canada tenaient davantage à faire apprendre que la civilisation canadienne dont nous jouissons présentement fut l'oeuvre des seuls Français de la découverte à la Cession, quantité de préjugés disparaîtraient. Même si l'on enseignait du point de vue canadien d'abord l'histoire du régime parlementaire, il y aurait des surprises. Exemple: jusqu'à la Confédération, excepté sous le ministère Baldwin-Lafontaine, les députés canadiens-français ont été les seuls à réclamer pour tous, oui, pour tous, les libertés britanniques. Que ceux qui en doutent consultent les archives du temps et nos historiens sincères. Du bon monde, n'est-ce pas?

On le voit aussi à la résistance du Québec contre le communisme. Travaillée comme les autres, la vieille province française s'arc-boute contre tout ce qui sent Mos-

cou. Ici, songeons que c'est un peu maboul, mais c'est comme ça: Ceux qui accusent Québec d'être malade de séparatisme lui reprochent de s'armer contre les doctrines destinées à briser l'unité nationale et à précipiter la révolution et l'anarchie!"

A quel prix...?

Jean-Charles Harvey prétend que son journal «Le Jour», hebdomadaire français de Montréal asservie à la juiverie anglo-saxonne, est le plus cité de tous les journaux français du pays. Voyons par qui est établie cette statistique. Des citations du journal en question prouveront que les compilateurs anglais ont parfaitement raison.

A remarquer que la presse de langue française reproduit très rarement les articles du Jour. La cause est facile à juger.

D'après le dernier rapport officiel du Dominion Press Clipping and Information Bureau, dirigé par l'excellent M. C.-A. Mills, Le Jour est, de tous les journaux français du Canada, le plus cité dans la presse des diverses provinces. Durant les trois mois terminés le 30 septembre, notre journal a eu 181 citations. Le Devoir vient en second avec 177. Suivent: La Presse, Le Soleil, L'Événement, Le Droit, La Tribune et Le Journal, qui dépassent un peu le chiffre cent. Les autres n'ont pas cent citations.

Remarquez que nous ne sommes qu'un hebdomadaire. En établissant la proportion avec les quotidiens Le Jour viendrait, dans l'ordre des citations, le sixième de tous les journaux du pays, sur un total de 102."

Le demi-civilisé termine de la façon suivante un article où il prouve que l'Angleterre perdra toute son influence en Europe et transportera au Canada toute son organisation industrielle et commerciale avec, bien entendu, sa famille royale.

"A côté de ce projet merveilleux, combien nous paraissent mesquines les sottes théories raciques et nationalistes, les laurienties lilliputiennes, les divagations du groulxisme, les vaines batailles de coutumes et de traditions régionales, les envolées baptistardes. Tout cela, qui fait l'aliment quotidien d'un tas de songe-creux et de collégiens trompés, est écrasé par la grande vision de la puissance nord-américaine qui s'en vient et qui est nôtre.

Quant à moi, mon choix est fait. Je tiens la Laurentie pour un grain de sable dans le grand tout canadien et nord-américain, car mon patriotisme dépasse de beaucoup la géologie provinciale."

Jean-Charles HARVEY
Depuis son premier numéro Jean-Charles Harvey n'a pas écrit autre chose. Fas étonnant alors que la presse anglaise du Canada et des Etats-Unis raffole de cet hebdomadaire et que la presse française n'en souffle mot.

Le crime de baptiser

Du journal «Civilisation et bolchévisme» nous extrayons ces quelques lignes qui démontrent avec quel acharnement le parti rouge travaille à saper toute religion en Russie.

"La Pravda du Komsomois" (Officiel de l'Organisation de la Jeunesse Communiste) communique que le Parti et la procureure soviétique ont établi de nouvelles méthodes de lutte contre le baptême des enfants.

Fréquemment, les sacrements étaient administrés par des prêtres itinérants à ceux qui sont privés d'un prêtre et d'une église à eux.

Dorénavant, les prêtres itiné-

rants seront poursuivis pour vagabondage et, de plus des enquêtes approfondies seront menées sur eux, afin de rechercher si rien dans leur conduite n'est pas ou n'a été en opposition avec les intérêts du régime.

Quand au baptême des enfants il est purement et simplement interdit comme une action «dégradant la dignité humaine des mineurs».

A ce titre, seront passibles de lourdes condamnations pénales, toutes les personnes ayant coopéré de près ou de loin à ce crime.

Il est tout particulièrement spécifié que pour le baptême des enfants des écoles des peines très dures sont prévues à l'endroit, non seulement du prêtre officiant et des parents du sujet, mais aussi à l'endroit des autorités administratives du centre pédagogique donné et des dirigeants de sa «cellule» de jeunesse communiste (Komsomol).

Que répondra l'Occident chrétien à cette nouvelle flagellation du Christ? Quelle justification se

trouvera-t-il devant son Trône de Justice, d'avoir toléré durant 21 ans le martyr d'une nation de 170 millions d'âmes?

Quel espoir peut-il nourrir encore, pour ses propres destinées temporelles dans la miséricorde de Celui dont il se refuse à observer le grand commandement de charité."

Se trouvera-t-il, à ce sujet, autant de protestations qu'autour de l'antisémitisme allemand?

Le Revuiste

Wiser's
OLD RYE
EMBOUTILLÉ EN ENTREPÔT AU CANADA (VIEILLI 10 ANS)
10 oz. \$0.90 - 25 oz. \$2.10 - 40 oz. \$3.15

SERVICE

Pour Tous Les Automobilistes

Mécaniciens experts sur toutes les marques d'automobiles.

Outillage ultra-moderne pouvant subvenir rapidement à tous les besoins.

Entreposage d'autos pour l'hiver: Propreté, Sécurité, Epreuve du Feu.

Facilité d'échange de chars usagés pour chars neufs FORD 1939.

Rapidité ---
Satisfaction

• Tous les achats et les travaux sont placés sous la direction même de Mr. P. B. Kimball.

Martin Automobile, Limitée

P. B. KIMBALL, propriétaire,

333, ST-ANTOINE,

TEL.: 527.

POUR TOUS
VOS
COMBUSTIBLES
APPELEZ

437



- ★ PESEE AUTOMATIQUE
- ★ LIVRAISON RAPIDE
- ★ SERVICE IMPECCABLE
- ★ CHARBONS - HUILES - BOIS

Des milliers de clients satisfaits.

Charbonnerie St-Laurent, Ltée

Rue Du Fleuve.

Succ. rue Milot.



En France, on donne le nom de "maringouins" aux élèves de l'Ecole supérieure de l'Air de Paris et lorsque ceux-ci ont obtenu le diplôme leur permettant de faire partie de l'aviation française, ils sont soumis à une cérémonie d'initiation. Le "maringouin" est alors plongé tête première dans la cabine de l'avion et l'on verse sur lui le contenu d'une bouteille de champagne. La photographie ci-haut montre la cérémonie en cours. L'officier à gauche se prépare à baptiser le "maringouin" selon les rites établis.

Intrigue en Mauricie

(Suite de la page 7.)

—Elles sont très drôles n'est-ce pas?

—Les vieilles danses canadiennes sont beaucoup plus animées que vos danses modernes.

—Expliquez-moi voulez-vous?

—Je crains que vous n'y compreniez pas grand-chose. Mais je puis vous enseigner, ce soir, si vous le désirez.

—Que vous êtes gentil! Alors, vous serez mon cavalier? Vous me réservez toutes les danses n'est-ce pas?

—Si vous le désirez, répond le jeune homme en souriant.

Les yeux brillants de plaisir, la petite Américaine se penche vers sa mère, pour la mettre au courant de ses projets, mais Maud, qui discute un problème de bridge avec son mari, ne l'entend même pas.

Le service se poursuit: on est maintenant rendu au café.

Un peu rejeté en arrière, Léopold a repoussé sa tasse.

La fumée de sa cigarette lui fait fermer les yeux à demi et pourtant, le regard qu'il glisse vers sa compagne est à la fois amusé et intrigué.

Cette Patricia est pour lui une énigme vivante.

Il la compare à une jolie poupée, faite tout juste pour charmer les regards, à un être attirant mais incomplet, avec des caprices d'enfant gâté mêlés à des idées de femme terriblement pratique.

James Turner se lève enfin et donne le bras à sa femme pour quitter la salle à manger, alors que Patricia entraîne Léopold au dehors.

—Vous me faites visiter la ville n'est-ce pas?

Sa demande est à la fois une prière et un ordre; Léopold n'a qu'à s'exécuter.

D'ailleurs, cette promenade au volant d'une superbe Packard n'a rien de déplaisant, surtout avec une jolie fille comme Patricia Turner pour compagne.

En parfait cicéron, le jeune homme conduit donc la voiture à travers les rues où règne une animation inaccoutumée.

Ses explications s'étendent, tantôt sur l'église au style un peu étrange, sur le Sacré-Coeur de marbre dont le bras se lève en un geste de bénédiction, sur les édifices nés trente ans plus tôt avec la ville. Tantôt, c'est le lac minuscule qu'un caprice de la nature a jeté en pleine civilisation, ou enco-

re, l'incomparable panorama qu'offre aux yeux des visiteurs surpris, le St-Maurice aux eaux de moire.

Léopold est un admirateur de la nature, un fervent de la région mauricienne qui l'a un peu façonné, et c'est une parcelle de cet amour qu'il veut communiquer à sa frivole compagne.

Mais le temps passe et Patricia n'a plus qu'une idée fixe; aller au bal.

Le guide est donc contraint de ranger la voiture près du perron du Community Club, où une foule bruyante se presse déjà.

Par une étrange coïncidence, parmi le premier groupe qui s'avance au devant des jeunes gens, Patricia reconnaît des amis de New-York.

Ravie, l'Américaine les aborde joyeusement, et Léopold est aussitôt mêlé à une demi-douzaine d'hommes et de femmes dont il n'a pas compris les noms.

Alors, le set s'organise.

Personne n'y comprend goutte, mais peu importe. Aux abords de l'orchestre qui joue un quadrille échevelé, chacun tourne et saute à sa guise, sans souci de la cadence ou des règles à suivre, riant de tout comme des enfants en liberté.

Que New-York est loin à cette heure!

La danse est interrompue pendant quelques minutes, pour permettre la projection d'un film dû à la courtoisie d'un Américain, Mr. Duncan Mac D. Little. Ce film représente la course en canot de l'année précédente.

A mesure que les scènes se déroulent sur l'écran, Léopold les explique à voix basse à sa compagne, mais cette dernière l'écoute à peine.

La soirée se continue et Patricia ne consent à quitter le club qu'avec le dernier couple de danseurs.

Malgré l'heure tardive, la ville est encore toute trépidante de vie.

—Ne rentrons pas tout de suite, implore l'Américaine, pendant que l'automobile se range devant l'Hôtel Royal.

Voyant que le guide acquiesce d'un signe de tête, elle reprend:

—Léopold, depuis une heure, je fais de grands projets pour vous.

—Vraiment? questionna-t-il amusé.

—Voyez-vous, père a besoin d'un homme tel que vous comme contremaître de ses usines. Vous

avez ce qu'il faut pour commander, pour vous faire craindre. Alors, j'ai pris sur moi de lui parler de vous.

Une profonde surprise se peint sur le visage du jeune homme, et pourtant, sans une hésitation, il secoue la tête.

—Vous êtes gentille, mais ce que vous me proposez est impossible.

—Impossible? Pourquoi?

—Qu'irais-je faire dans votre New-York, moi? La vie qu'on y mène là-bas est trop différente de celle qui a été la mienne jusqu'ici. Il me faut le grand air et l'espace de nos lacs et de nos montagnes.

—Si vous aviez vu New-York, vos objections tomberaient d'un seul coup.

Cette fois, le jeune homme sourit.

—Je connais un peu New-York, j'y suis même allé à différentes reprises. Mais je sais que je ne ne pourrais jamais m'y complaire. A mon âge, on ne se transplante plus.

Patricia est un peu vexée.

Elle aurait voulu, la première, lui faire connaître les splendeurs de la grande ville américaine, et voilà que ses plans étaient dérangés.

—Voyons Léopold, implore-t-elle, vos arguments ne sont pas sérieux. Songez aux avantages que cette situation vous offre.

Mais encore une fois, le guide secoua la tête.

—Vous êtes bien bonne, trop

bonne même, cependant, vos projets sont irréalisables.

Une lueur d'impatience brille dans les yeux bleus de la petite Américaine.

—Léopold, une autre raison que vous me cachez dicte votre refus. Cette raison, je veux la connaître. Serait-ce une femme?

—Pourquoi pas?

Cette réponse, comme une douche d'eau froide, glace le cœur de la jeune fille. Aussi, elle reste silencieuse.

Le guide s'est penché vers elle.

—Patricia, explique-t-il à voix basse, je suis fiancé à une jeune fille de La Tuque; nous espérons nous marier à l'hiver. Alors, vous comprenez n'est-ce pas?

Mais la fille du millionnaire se redresse, une lueur mauvaise dans les yeux. La douleur et la colère lui font perdre le sens de la justice.

—Pourquoi m'avez-vous caché cela? demande-t-elle violente.

Décontenancé, le guide la dévisage.

—J'ignorais que cela pouvait vous intéresser.

—Ne savez-vous pas que tout ce qui vous touche m'intéresse? La preuve, c'est que je veux vous donner un poste que des centaines d'Américains tentent en vain d'obtenir.

—Je vous remercie de cette marque de confiance, mais cela ne change rien à mes intentions.

Patricia tourmente nerveusement son mouchoir de toile.

HILLS & UNDERWOOD
LONDON
DRY GIN

DISTILLÉ ET EMBOUTEILLÉ AU CANADA
25 oz. \$1.90 - 40 oz. \$2.85

—Comment s'appelle cette fille? demande-t-elle avec effort. Je veux dire votre fiancée.

Elle se nomme Cécile Chartrand. Elle est orpheline et demeure avec sa tante sur la rue St-Antoine.

—Et elle est jolie?

Oh! Patricia, ne demandez jamais à un homme si la femme qu'il aime est jolie.

—Sait-elle que vous êtes à La Tuque?

—Non Je veux lui en réserver la surprise.

—C'est bien rentrons, dit-elle sèchement, comme pour couper court à l'entretien. Et n'oubliez pas que nous assistons au départ des canotiers.

Et sans attendre la réponse, elle descend de l'auto et rentre à l'hôtel.

(A suivre la semaine prochaine)

Cette Année offrez
UN RADIO
Le Cadeau Idéal!

Un radio est le cadeau idéal qu'un père puisse donner à sa famille... ou les enfants à leurs parents!

Les nouveaux radios combinent la richesse de ton, l'élégance de lignes avec la simplicité du mécanisme.... Voyez-les chez votre agent ou à notre magasin.

Demandez à les entendre et vous réaliserez quel magnifique divertissement vous procurez durant toute l'année... un radio moderne.

THE Shawinigan WATER & POWER COMPANY

Les nouveaux radios sont présentés en plusieurs modèles... à partir de \$29.50. Conditions de paiement faciles si désirées.

UNE INTRIGUE EN MAURICIE

Par Bella Mercier

Nouvelle inédite

Etalant les cartes postales que le garçon a apportées à sa demande, Patricia Turner ébauche une moue de mécontentement.

—C'est tout ce que tu trouves Harry? demande-t-elle, avec un fort accent américain.

—Mais mademoiselle, vous avez là une belle collection répond le garçon d'hôtel.

Et indiquant quelques cartes, il énumère:

—Voyez d'abord les usines de la Brown Corporation, ... la chute, ... le Community Club, ... c'est là que se donne le bal ce soir. Puis, il y a encore l'église paroissiale, la montagne qui a donné son nom à La Tuque, ... une vue de la ville prise des airs ...

Mais la visiteuse l'interrompt d'un geste impatient.

—Ce n'est pas cela que je veux. Tu comprends n'est-ce pas? Je veux quelque chose de spécial, de différent. Des portraits de wigwams, de tribus sauvages, ... de bourgades, ... enfin, que sais-je mais quelque chose qu'on ne trouve pas à New-York.

Harry peut à peine réprimer un sourire.

Qu'elle est amusante cette petite Américaine aux idées erronées!

Mais elle est si jolie avec ses yeux couleur de bluets et ses cheveux d'or filé qu'on lui pardonne volontier son ignorance.

—Tu sais ce que je veux dire? questionne-t-elle encore.

—Oui je sais, mais je regrette beaucoup de ne pouvoir vous satisfaire.

—Pourquoi?

—Ces choses que vous ne trouvez pas à New-York, vous ne les trouverez pas d'avantage ici. Nous ne sommes plus au dix-septième siècle Mademoiselle; l'ère des wigwams et des bivouacs est passée. On ne voit plus ou presque plus de sauvages à La Tuque, d'ailleurs, ils s'habillent et agissent comme vous et moi, à peine peut-on deviner leur origine.

Patricia ouvre des yeux étonnés.

—J'avais promis à toutes mes amies de New-York des photographies de sauvages. Que vont-elles penser?

Harry hausse les épaules.

—C'est regrettable mademoiselle.

—Oh! que je suis malheureuse! Songe donc Harry, je suis venue ici spécialement pour cela et je tombe en pleine civilisation. Je suis horriblement déçue.

Mais le garçon s'impatiente.

Il a beaucoup trop à faire pour s'arrêter à donner des cours d'histoire. L'Hôtel Royal est rempli de voyageurs, toutes les chambres sont retenues, et Harry, ordinairement préposé au service de nuit, a été forcé d'écarter ses heures de repos, pour prêter main forte au personnel de jour qui ne sait plus où donner de la tête.

Car c'est demain la Course internationale de Canot de 1937. Des gens venus de tous les coins du pays et de l'étranger ont envahi l'hôtel.

Mais la petite Américaine ne réalise pas ces choses.

Elle appelle sa mère, une grande blonde qui, assise devant son miroir, semble n'avoir d'autre souci que celui d'être en beauté.

—Qu'est-ce qu'il y a chérie? demande-t-elle dans sa langue et sans même se retourner.

—Eh bien! explique Patricia, ce garçon me dit qu'il n'y a pas de camp indien dans les alentours. La femme hausse les épaules.

Elle ne peut comprendre l'engouement de sa fille pour ces choses qu'elle trouve stupides.

—N'est-ce pas là ce que disait le guide? questionne-t-elle indifférente.

—C'est vrai mais j'espérais quand même.

Cependant, Harry qui devient de plus en plus nerveux se dirige vers la porte.

—Avez-vous encore besoin de mes services? demande-t-il.

—Non, tu peux te retirer. Ou plutôt, attends une seconde. Le guide Léopold Morin est-il à l'hôtel?

—Oui, je crois l'avoir remarqué dans la salle d'attente tout à l'heure.

—C'est bien, dis-lui que je lui réserve une place à notre table. Compris?

—Oui mademoiselle.

Et tandis que le garçon s'esquive, elle lui fait encore d'autres recommandations aussitôt oubliées.

Un peu plus tard, les deux femmes font leur entrée dans le bar, qui pour la circonstance, a été transformé en salle à manger. James Turner, le magnat de la finance les accompagne.

Très digne, très grande dame, Maud semble regretter de n'être pas l'une des invitées au banquet qui se donne dans la salle voisine.

Quant à Patricia, ses yeux brillent d'un éclat étrange, car tout à l'heure, dans la cohue de la salle d'attente, elle a entrevu un homme au teint bronzé, aux profonds yeux noirs.

Cet homme, c'est le guide Léopold Morin.

Depuis six jours, il est attaché au service des Turner, et Patricia, à qui il est très sympathique, l'accapare jalousement.

Le voilà justement qui s'avance vers leur table.

Le petite Américaine ne l'a jamais vu habillé autrement qu'en toile kaki, comme le sont ordinairement les guides et les chasseurs canadiens. Aussi, ce soir, elle ne peut réprimer un geste d'admiration.

—Vous vous êtes fait beau, dit-elle avec le sans gêne propre à sa race, est-ce en mon honneur? Déjà, je vois mes rivales pâlir de jalousie.

Morin fronce les sourcils.

Il est toujours désagréable pour un homme de recevoir des compliments de la part d'une femme. C'est pourquoi ce dernier peut à peine cacher son mécontentement.

Cependant, le service est commencé.

Avec sa bonhomie ordinaire, James Turner fait bonne figure à l'étranger. C'est qu'il est tellement intelligent ce garçon.

Mais Maud n'est pas de cet avis. Elle blâme Patricia d'accueillir ce jeune homme en égal. Après tout, n'est-il pas un subalterne?

Aussi, la fière Américaine le surveille d'un oeil désapprobateur. Mais elle est cependant forcée de convenir, que rien dans l'attitude du guide ne prête à la critique.

Très homme du monde, Léopold Morin semble aussi à l'aise dans ce décor de fête, que dans les sentiers herbeux de ses forêts mauriciennes.

Quant à Patricia, elle poursuit son inlassable babillage.

Vous me plaisez beaucoup, dit-elle au guide. Pour vous, je crois que je ferais des folies.

—Oh! mademoiselle Turner.

—Ne dites pas mademoiselle; dites simplement Pat, comme tous mes amis.

—Serait-ce vraiment convenable?

—Qu'importent les convenances si je l'exige. Vous savez, j'obtiens toujours ce que je veux.

Et sans donner au jeune homme le temps de répondre, elle passe déjà à un autre ordre d'idées.

—Le garçon m'a dit qu'on dansait des danses canadiennes ce soir, quelque part dans un club dont j'ai oublié le nom.

—Au Community Club?

—C'est cela, Connaissez-vous ces danses?

—Qui ne les connaît pas?

(Suite à la page 6.)

L'arrière-grand-père:

C'EST LE MÊME BON VIEUX "DE KUYPER" QUE JE SERVAIS POUR LES FÊTES IL Y A PLUS DE CENT ANS!

Gin DE KUYPER

40 onces \$2.80 26 onces \$2.00 10 onces 90¢

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695.

LE TÉLÉPHONE SERT DANS LA FAMILLE LEBON



AUTREFOIS Mariette Lebon s'inquiétait durant les fréquents voyages de Jean aux confins de la civilisation—lorsqu'il visitait les villes minières et les camps de construction où la vie est rude et dénuée de tout confort. Maintenant il lui téléphone—ainsi qu'aux enfants—de chaque nouvelle localité pour la rassurer et du coup se remonter lui-même. Après tout, se dit-il, vous n'êtes jamais éloigné de toute civilisation pourvu que vous ayez le téléphone.

Les réductions du tarif téléphonique — urbain et interurbain — ont épargné, au cours de 1935, 36 et 37, plus d'un million de dollars annuellement aux usagers du Québec et de l'Ontario.



J. R. MONGEAU
Gérant

THE Grand Macnish SCOTCH WHISKY

DISTILLÉ, MÉLANGÉ ET EMBOUTEILLÉ EN ÉCOSSE
26-2/3 oz. \$3.40 40 oz. \$4.65

L'HISTOIRE VIVANTE

Le vieux moulin du Cap sera rebâti avec son atmosphère d'autrefois

Il sera converti en Musée unique en Amérique du Nord

La restauration du vieux moulin banal du Cap-de-la-Madeleine, ancien moulin des Jésuites, l'un des plus vieux monuments historiques du Canada français, et de toute l'Amérique du Nord, se fera dès le début de l'an prochain de façon à être terminée avec l'ouverture de la saison du tourisme.

Dans quel sens cette transformation sera-t-elle opérée? C'est ce qu'on ne sait pas encore exactement, mais ce qu'un comité étudie avec beaucoup de soin.

Une seule chose est certaine pour le moment. C'est que le vieux moulin sera restauré dans sa véritable atmosphère d'autrefois et mis en état de fonctionner avec tous ses outils et accessoires. On aura la poésie de la grande roue qui tournera sous la poussée des eaux du ruisseau Favrelle qui viendra se décharger sur les aubes de la roue.

L'ingénieur du Ministère du Travail M. Lessard, étudie ce point. Il a toute la documentation nécessaire pour remettre le vieux moulin en pleine opération comme autrefois.

Cette restauration constituera la principale attraction au point de vue touristique, mais il y a toute la bâtisse qui devra être transformée de façon à en faire un musée d'un genre absolument unique dans toute la province de Québec.

Cette question a fait l'objet de l'étude d'un groupe de citoyens du Cap-de-la-Madeleine réunis sur le site du vieux moulin banal par son honneur le maire Raoul Rocheleau. Etaient présents, M. U. W. Rousseau, député de Champlain à la Législature de Québec, l'ingénieur Lessard, M. Omer Larivière, contremaître des travaux du gouvernement au Cap, le Père E. Castonguay, curé de Ste-Madeleine, le Dr C. N. DeBlois dernier propriétaire du moulin

des Jésuites et plusieurs autres citoyens du Cap.

Au cours de la réunion le Père Castonguay a présenté un travail assez élaboré sur les possibilités de transformation du vieux moulin, en un musée qui comprendrait à la fois un bureau de renseignement, des comptoirs touristiques. Toutes les personnes présentes se sont ralliées à l'idée qu'il importait de faire de ce site un musée unique dans la province. Le site est lui-même unique du point de vue historique. On se plaît à reconnaître que le moulin des Jésuites est la plus vieille maison d'Amérique du Nord qui a été continuellement habitée.

C'est en 1646 que les Jésuites vinrent s'établir au Cap-de-la-Madeleine. Ils reçurent de Messire Jacques de La Ferté, abbé de Ste-Marie-Madeleine le fief du Cap des Trois-Rivières qui devint alors le Cap-de-la-Madeleine.

Dès 1649 les Pères distribuèrent 14 lots à des colons français qu'ils aidèrent en bâtissant un moulin, en amenant d'autres colons et en construisant au milieu d'eux leur résidence, ce solide premier étage qui constitue la plus ancienne maison continuellement habitée d'Amérique du Nord.

Le vieux moulin des Jésuites a été en 1937 le lieu d'un pèlerinage de la Société d'histoire régionale des Trois-Rivières et de la Société des Dix. C'était le quatre juillet 1937. Il n'était pas alors question de transformer le moulin.

Cela n'est venu que par la suite, lorsque le gouvernement provincial décida de faire des travaux de chômage dans la ville du Cap.

A la place de l'étang d'autrefois on a creusé deux jolis lacs alimentés par le ruisseau Favrelle. Autour d'eux on a tracé un joli parc.

M. LEON TREPANIER VEUT INTERESSER LA MAURICIE A UNE EXPOSITION D'ARTISANAT

M. Léon Trépanier, organisateur des fêtes du troisième centenaire de la ville de Montréal, qui auront lieu en 1942, a fait un bref séjour dans notre ville en fin de semaine dans le but de rencontrer plusieurs Trifluviens et de les intéresser à une exposition d'artisanat qui aurait lieu l'an prochain sur l'île Sainte-Hélène.

Le but de cette exposition qui

comprendrait une section assez vaste exclusivement réservée à la Mauricie sera d'attirer l'attention du public sur les fêtes de 1942.

Au cours de sa trop rapide visite dans notre ville, M. Trépanier a rencontré les amis avec lesquels il travailla pour assurer le succès des fêtes du troisième centenaire des Trois-Rivières en 1934 et a recueilli plusieurs renseignements.

Une lettre du R. P. Paul Eugène aux familles Trudel

Le Rév. Père Paul - Eugène Trudel, o.f.m., du monastère St-Antoine, commissaire provincial du Tiers-Ordre, a écrit aux quatre comités de la famille Trudel du Canada la lettre qu'il nous a fait tenir, et que nous publions, ci-dessous :

Bien chers cousins et cousines,

Vous vous êtes réjouis, avec moi, quand les journaux canadiens, après les journaux de France, vous ont apporté la nouvelle de la magnifique réception faite, en juin dernier, par les curé et citoyen de Parfondeval, France, à votre serviteur soussigné, qui avait le bonheur de vous représenter tous au cher pays de l'ancêtre Jean Trudelle. Vous savez de quelle cordiale façon me reçut, chez lui, M. le maire Maurice Desjouis, comment son petit-fils m'offrit un gros bouquet de fleurs de son jardin et comment je rapportai au Canada une gerbe de blés arrachés dans son champ. De tout cela, vous gardiez, avec moi, à la famille Desjouis une chaleureuse gratitude.

Or, j'ai, aujourd'hui, à vous faire part du triste message de la mort de ce gentilhomme. Il est décédé, le 23 octobre dernier, muni des sacrements de l'Eglise, des suites de la guerre, dans sa 56e année, en son domicile de Bonnebourg, où je fus son hôte, pendant un jour.

M. Maurice Desjouis, maire de Parfondeval, depuis plusieurs années, était Chevalier de la Légion d'Honneur, Médaille Militaire, Croix de Guerre et Chevalier du Mérite Agricole.

Je me permets donc de demander aux quatre comités de notre famille canadienne d'adresser une lettre de sympathies à Mme Desjouis et à sa famille (à Parfondeval, Orne, France), et je prie tous les Trudel, Trudelle et Trudell du Canada et des Etats-Unis de réciter une fervente prière aux intentions de ce grand chrétien, grand patriote et grand ami des Canadiens.

Je vous souhaite, à tous, bonne fin d'année, sainte fête de Noël et heureuse année 1939.

Père Paul-Eugène Trudel, o.f.m.

On restaurera un fort où plusieurs des nôtres ont conquis des lauriers

M. A.-H.-D. Ross, de la Société historique de Baie du Tonnerre, Ontario, est entré en relations avec le Syndicat d'initiative de la Mauricie en rapport avec la restauration prochaine du fort Caministigoya où se sont illustrés des Trifluviens d'autrefois et où se trouve aujourd'hui la ville de Fort Williams.

Ce fort a été construit en 1678 par le sieur Duluth; il fut un point de liaison pour les explorateurs de l'Ouest. Il a été fréquenté par une pléiade de voyageurs, venant des Trois-Rivières, notamment le sieur de La Vérendrye.

Ernest-L. Denoncourt
ARCHITECTE

1391, RUE ROYALE

Téléphone 963.

MES ENFANTS...

(Suite de la page 9.)

ERES, Nora décide de se rendre à son bureau et lui faire signer une confession espérant que, se voyant pris au piège, il fera des aveux.

L'Armistice est signé et Daniel vient de rejoindre les siens. Après l'avoir mis au courant de toute l'affaire, Nora obtient de continuer seule son enquête afin que la police ne déjoue pas ses plans.

Quelques jours plus tard, richement vêtue, elle se présente au bureau de Carl, au moment où il reçoit un appel téléphonique. Un complice-éclairé l'avertit que la police est au courant de leur commerce et qu'elle ira perquisitionner au Café.

Nerveux, Carl qui doit hâter les choses supplie Nora de l'épouser à l'instant et qu'ils s'embarqueront le même jour pour l'Angleterre où il la présentera à sa famille. Il manquait cette dernière preuve à Nora et comme elle flairait une catastrophe, elle lui braque son revolver au visage et lui ordonne d'écrire ce qu'elle va lui dicter. Mais comme elle se prépare à sortir avec la confession écrite, une trappe s'ouvre sous ses pieds, la précipitant dans une cave. Riant comme un fou, Carl lui annonce son départ précipité pour l'Angleterre pour échapper à la police et avoue ses crimes. Mais il la prévient qu'elle ne pourra rien dire car ses hommes disposeront d'elle après son départ. Deux heures plus tard, une femme en haillons, l'air hébété, entre dans la cave et devant les supplications de Nora, lui donne la liberté. Judith sans trop savoir ce qu'elle fait, suit Nora et se perd dans la rue aux regards amusés des passants. Un agent la conduit au pos-

te de police et ne pouvant rien obtenir d'elle, on l'emferme à l'hospice des vieillards en attendant une enquête. Le même soir Nora et Daniel se rendent à la préfecture, livrer la confession de Carl et il est arrêté comme il s'embarque pour l'Angleterre.

Quelques mois plus tard, un soir de pluie, Judith échappe à la surveillance de ses gardiens et quitte l'hospice. Longtemps elle marche dans les rues désertes quand tout à coup, des cris de joie attirent son attention. Elle s'approche d'une fenêtre comme Marie chante un air appris sur ses genoux. Estelle l'accompagne pendant que Daniel et Nora reçoivent les compliments de circonstances des Delval. On fête le départ des nouveaux époux.

Mais ce chant vient de réveiller sa mémoire et comme elle contemple ses enfants heureux, ignorant que le vrai coupable est arrêté et ne voulant pas de nouveau troubler leur bonheur, elle se contente de les admirer une dernière fois en pleurant.

Un agent passe et lui ordonne de continuer son chemin. Et pendant que les rires fusent elle s'en va portant lourdement son martyre. L'émotion est trop forte et à quelques pas, elle s'évanouit. Les cris d'une passante attirent les curieux et les Belmont sortent à leur tour. Bientôt une ambulance emporte le corps sans vie de la malheureuse Judith, et disparaît dans le noir de la nuit.

Marie à tout à coup perdu sa gaieté pour dire aux invités comme ils rentrent: une autre malheureuse; mon Dieu que le monde est ingrat.

Henri LARIVIERE



CET HOMME D'EXPERIENCE VOUS DONNE CE CONSEIL :

Si vous avez l'intention de disposer de votre commerce, de votre propriété ou de votre terrain, cette époque de l'année est la plus propice.

Et le moyen de trouver rapidement un bon acquéreur est tout indiqué: Faites paraître une annonce dans le "Bien Public", qui est lu chaque semaine par la classe de lecteurs que vous recherchez en affaires.

J'ai tenté moi-même l'expérience à plusieurs reprises, et je m'en suis bien trouvé.

TELEPHONEZ SEULEMENT A 640 ET NOTRE REPRESENTANT PASSERA VOUS VOIR.

Demandez chez votre Epicier
Le Nouveau Fromage

LACALA
PASTEURISE

Sa riche saveur vous plaira !
Un Produit de la Mauricie.

MES ENFANTS

Scénario détaillé inédit
par Henri Larivière...

Inédit

Octobre! Un fort vent du nord-est pousse la pluie fine et serrée sur le toit de la coquette maison blanche des Belmont, dans la Banlieue des Trois-Rivières. Judith vient de coucher ses trois enfants, Estelle et Marie ainsi que l'ainé, un fils Daniel. Elle jette une bûche dans la gueule du foyer et attend impatiemment le retour de son mari mécanicien au moulin à papier.

Une heure en retard, elle s'inquiète, mais elle va téléphoner, elle entend la sonnerie de la porte. Un agent de police vient la prévenir que son mari vient d'avoir un accident sur la route et est mourant à l'hôpital. Monsieur Belmont expire dans les bras de sa femme en l'implorant de prendre bien soin de ses enfants et de même donner sa vie pour eux.

Les minces assurances ne suffisent pas pour payer les dettes et voilà que pendant qu'une voisine garde les enfants. Judith se cherche du travail à la ville. Comme pâtissière, elle ne fait pas mal, mais l'employeur devient trop entreprenant pour la jeune et jolie veuve et elle doit quitter son emploi. Puis c'est comme fille de table dans un restaurant, au comptoir d'une épicerie et couturière. Pendant deux ans, Judith a gagné tout juste pour sa subsistance.

Un an avant sa mort, pour parachever la construction de sa maison, Monsieur Belmont avait emprunté un certain montant d'argent de Franz Miller, Allemand de race, prêteur véreux et sans scrupule. Judith n'a encore fait aucun remboursement sur sa dette et comme Miller, veuf depuis quelques années, n'ayant qu'un fils adoptif, Carl, veut obtenir sa main, ne lui a jamais parlé d'argent. Se voyant sans cesse refusé, il décide de prendre les grands moyens. Il menace de lui enlever ses biens si elle ne paie pas sa dette, mais Judith refuse encore. Il fait alors une pression auprès des autorités municipales pour faire placer les enfants à l'orphelinat, alléguant que les enfants sont d'âge à fréquenter l'école et qu'ils souffrent de privations de toutes sortes.

Ayant perdu son point et n'écoulant que son courage, Judith qui a promis de même donner sa vie pour ses enfants, épouse l'infâme Miller. Connue pour son ivrognerie et sa brutalité, on disait même qu'il avait fait mourir sa femme de misère, Miller est l'objet de commentaires peu élogieux et on va jusqu'à prétendre que la jeune Madame Belmont doit être folle.

Les premiers mois sont calmes, mais les vacances passées, Miller qui a mûri son plan, sous prétexte que les enfants recevront meilleure éducation au dehors, place Estelle et Marie au couvent à Québec, pendant que Carl et Daniel sont envoyés à Montréal. La scène que font les enfants au départ, fait regretter à Judith sa trop brusque décision. Ce sont les premiers glas qui sonnent à la mort de son bonheur.

Judith, autrefois cantatrice au théâtre lyrique à Montréal, avait connu la célébrité et avait refusé quelques bons partis pour épouser Claude Belmont, humble mécanicien qui la rendait très heureuse. Ces beaux jours repassaient devant son esprit et rendaient son chagrin encore plus affreux. Mais avec le temps elle reprit courage.

Les années passent et avec elles revient un peu de consolation. Estelle fait déjà sa marque comme violoniste pendant que Marie charme les religieuses et ses com-

pagnes de sa voix extraordinaire. Daniel pousse sérieux et gagne toute la sympathie de ses maîtres par sa docilité et sa bonne conduite. Carl, enfant gâté et gâteux a plus d'une fois humilié Daniel en disant aux élèves que Madame Belmont, sa mère, avait épousé son père pour les sauver de la misère.

A chaque visite de Carl à la maison, Miller s'aigrit et se fait ivrogne. Les reproches pleuvent sous les faux racontars de son fils. Il faut cesser les leçons de chant, Estelle joue assez et Daniel est assez vieux pour gagner sa vie. Les supplications de Judith sont inutiles. Discrètement, elle vend ses bijoux et quelques souvenirs pour continuer leurs études.

Carl vient d'atteindre sa majorité et demande sa part d'héritage qu'il obtient. Il débute à Montréal en ouvrant un café-concert. Menant la grande vie, il dissipe tout son argent. N'osant ainsi s'avouer coupable d'un tel gaspillage, il se lie à une bande de trafiquants de drogues et établit ses quartiers-généraux au sous-sol de son café. Pour conserver la bonne renommée de son établissement, il s'affuble d'un titre et voilà que dans la mondanité, un nouveau noble anglais, sir Philipps, fait son apparition. C'est ainsi que depuis quelque temps on le voit fréquemment en compagnie de la belle Nora, fille unique du banquier Pierre Delval.

Daniel qui vient d'être admis au barreau canadien est invité à un bal donné par les universitaires et fait la connaissance de Nora. Celle-ci a tout de suite remarqué l'extraordinaire popularité de Daniel auprès des riches débutantes mais s'est elle qu'il a semblé préférer.

Quelques semaines plus tard, Carl prévient Nora qu'il sera absent de la ville pour quelques jours et celle-ci accepte une invitation de Daniel pour se rendre aux Trois-Rivières, assister à une fête champêtre organisée par Madame Belmont, au profit des orphelins. Cependant, Carl est revenu plus tôt qu'il ne le croyait et en apprenant la nouvelle, se rend à son tour aux Trois-Rivières.

M. Anthony Blackeslee, éminent impresario américain qui revient d'une vacance dans les Laurentides, est invité par le maire et quelques notables de la ville et est forcé d'assister au spectacle durant lequel la foule délirante applaudit au succès éclatant des soeurs Belmont.

M. Blackeslee se fait inviter à la réception chez les Belmont et leur fait signer un long contrat pour une tournée aux Etats-Unis. Le lendemain matin, comme Carl se rend à la gare rencontrer son père qui doit revenir d'un voyage d'affaires à Québec, il voit passer les Belmont ainsi que l'impresario. Quelques minutes plus tard, il raconte à son père que durant ses absences, sa femme ne se gêne pas pour se promener avec un certain riche Américain et qu'elle est sur le point de le supplanter. Miller bourré jusqu'aux yeux par les horribles mensonges de Carl se gonfle de rage et après avoir pris quelques consommations, se rend chez lui et fait une scène terrible, en chassant les invités. Le scandale préparé par Carl a bien réussi. Daniel quitte la ville pour Montréal, avec Nora, ses soeurs et l'impresario. Une heure plus tard, Carl se rend chez lui pour connaître le changement de son testament et apprend de la bouche de son père que celui-ci l'a déshérité parce qu'il a appris toute sa mauvaise vie et qu'il

laisse tout son avoir à sa femme. Il ne devra toucher l'argent qu'à la mort de celle-ci. Comme Miller est encore sans raison, Carl croit qu'il divague et décide de revenir le soir. Pour ne pas être vu, Carl se rend à pieds à la Banlieue et comme il entre discrètement dans la maison, il entend son père faire d'amers reproches à Judith. Epuisée par les scènes de ces derniers jours, Judith descend et appelle Daniel à Montréal pour lui annoncer qu'elle a décidé de quitter définitivement son mari et qu'elle les rejoindra au matin, à Montréal. Profitant de son sommeil, Judith fait ses malles, appelle un taxi qui la conduit à la gare. Carl a été témoin de tout ce qui s'est passé, et dès le départ de Judith, il monte à la chambre de son père. Les discussions prennent une mauvaise tournure et Miller prie son fils de quitter la maison. Carl court à la chambre de Judith s'empare de son revolver et tire son père de deux balles.

Le matin, Judith est arrêtée à Montréal et après un long procès qui fait sensation et durant lequel Daniel a défendu sa mère avec toute la fougue de sa jeunesse, Madame Belmont est condamnée quand même à un emprisonnement à vie. Ce coup terrible vient de tuer chez ses enfants leurs plus chères espérances. Huées partout comme les filles d'une femme-assassin, les soeurs Belmont voient leur carrière sombrer. Daniel est aussi entraîné dans le courant de l'ingratitude humaine.

Les trois enfants se trouvent une pension chez une vieille espagnole et ils ne tardent pas à épuiser leurs maigres économies. Carl jouant toujours son rôle de noble anglais est encore mieux accueilli chez les Derval et malgré les instances de Nora auprès de sa mère, Daniel est odieusement chassé.

1916, deuxième année de guerre mondiale. Daniel, découragé, fait ses adieux à sa famille et part avec un contingent pour l'Europe. Nora, toute chagrine se rend au bateau et apprend à Daniel que ses parents viennent d'annoncer ses fiançailles avec sir Philipps. Ne pouvant supporter un tel choc, Nora tombe sérieusement malade et sur les instances de son médecin, elle quitte le Canada au début de l'hiver pour la Californie. Sans en parler à ses parents, Nora, amène les soeurs Belmont avec elle.

Loin de celle qu'il convoite pour ses millions et pourchassé par la police qui commence à connaître les secrets des trafiquants, Carl déménage en Californie pour continuer son infâme métier, jouant toujours son double rôle.

Dans sa prison à Kingston en Ontario, Judith, vieillie et à demi-folle de douleur conçoit le projet de s'évader, se disant que disparue du monde on l'oublierait vite et ses enfants pourraient reprendre leur petite vie. Se blesant intentionnellement une main alors que le géolier referme la porte de sa cellule, elle est transportée à l'infirmerie où elle réussit à s'emparer des vêtements d'une garde-malade et s'évade. A la suite de différents trajets par eau et par terre, elle descend à Albany où elle s'embarque sur un bateau d'excursion se rendant à New-York. Mais comme le bateau approche le port, il frappe un cargo dans la brume. Une bouillotte saute et il coule à pic. Judith a eu le temps de sauter dans la première chaloupe et rendu sur les quais, elle se faufille à travers la foule et disparaît. Sur la rivière, le bateau en feu vient de sombrer.

La police de Kingston a pu retracer Judith jusqu'à Albany, où au contrôle des billets on leur apprend qu'une femme répondant aux signalements donnés s'est embarquée avec les excursionnistes. Le lendemain, Judith qui s'est déjà trouvé un emploi comme aide-cuisinier, dans un grand hôtel de New-York, voit son nom dans la liste des disparus, en ouvrant son journal. Daniel, blessé et reposant sur un lit d'hôpital à Paris, apprend la triste nouvelle de sa soeur Estelle.

Pour ne pas être reconnue, Judith change d'emploi fréquemment et c'est ainsi que d'une ville à l'autre, elle arrive après plusieurs mois à X où discrètement elle s'informe au sanatorium, des allées et venues de la riche Nora Delval. Quelques jours après son arrivée, elle se trouve un emploi au populaire Café de l'Aigle-Rouge. Mais elle ne tarde pas à apprendre que le propriétaire du Café n'est autre que Carl Miller, connu là-bas comme sir Philipps. Elle s'apprête à fuir quand Carl fait son entrée dans ses appartements.

Après une longue conversation dans son bureau particulier et durant laquelle il lui a dit toute sa haine, il lui apprend qu'il vient de toucher les assurances et la fortune de son père, maintenant qu'elle est morte. Elle devra rester prisonnière et subir ses mauvais traitements jusqu'à ce qu'il ait assoupi toute sa rage et se soit vengé, où elle serait aussitôt livrée à la police.

Vivant dans la crainte et la douleur, Judith ne tarde pas à perdre totalement la mémoire et bientôt on la désigne comme la folle de l'Aigle-Rouge.

Un soir comme les soeurs Belmont reviennent de la plage, elles aperçoivent Nora en compagnie de Carl. Surprises, elles se rendent à la chambre de Nora pour lui faire part de leurs doutes. Nora flaire toute l'affaire et décide de faire discrètement une enquête. Après bien des détours, déguisée en fille de rues et perruquée en brune espagnole, elle parvient à approcher l'ye chauffeur de sir Philipps dans un endroit louche du quartier chinois. Ils font ample connaissance et quelques soirs plus tard, après l'avoir fait boire plus que de raison, elle obtient un aveu complet. Avec cette preuve que sir Philipps n'est autre que Carl Miller et que le soir du meurtre il était aux TROIS-RIVI- (Suite à la page 8.)

Encourager nos annonceurs, c'est soutenir efficacement votre journal local

CINÉMA PARIS

COMMENÇANT SAMEDI POUR UNE SEMAINE.



L'APPEL IMPÉRIEUX DES MORTS À CEUX QUI ONT LE DEVOIR D'IMPOSER LA PAIX!

Victor Francen
avec **Renée Devillers**

UN FILM LABEL GANCE
avec **JEAN MAX et LINE NORO**
La VOIX DES MORTS CONTRE L'INCONSCIENCE DES VIVANTS !!
PRODUCTION FORRESTER-PARANT

EN PROGRAMME DOUBLE AVEC

"Une Femme par Intérim"

— AVEC —

JANINE MERREY, FELIX OUDART, RIVERS CADET

Retenez vos billets maintenant pour notre spectacle de Minuit, de la veille du Jour de l'An. Un magnifique programme vous est réservé.

Film spécial: TINO ROSSI dans "LUMIERES DE PARIS"

Attractions sur la scène. — Cadeaux, etc. Tous les sièges réservés. — Admission: 45c.



- Madame. Mademoiselle... et Monsieur -

LECTURES

Nous entrons à la bibliothèque. Mon amie me dit:

—Moi, je ne lis plus que des récits de voyages... Les romans m'ennuient, ne me laissent rien.

—Les romanciers français modernes qui ont du talent, ont tellement le malheureux goût de ne peindre que des vies ratées, tarées ou odieuses, des êtres anormaux, monstrueux... ou fous...

Injustes envers ceux qui sont autrement, nous allons donc au rayon des voyages. Nous regardons les illustrations de livres de Gerbault, de Montfred, de Kiki Maillard, de Tytyna... Puis, comme il fait très froid, nous nous arrêtons longtemps aux bouquins qui décrivent des pays chauds. Finalement je choisis: Beauté de la Provence, de Jean-Louis Vaudoyer.

Le titre est beau. Il est déjà réchauffant. C'est tout de suite plaisant, tout ce soleil, et la fraîcheur savoureuse, les fontaines, sous les figuiers, les platanes, les citronniers...

C'est plaisant, mais c'est dangereux. J'ouvre au hasard, et me voici déjà vaguement malheureuse, en lisant, parmi d'autres phrases, ces deux-là:

"C'est une chance pour un musée, que de posséder un beau jardin. Vous connaissez les grands cloîtres ombragés des musées de Lyon, et de Toulouse?"

—A Paris, le jardin qui sépare le Musée de Cluny du boulevard Saint Germain amasse des réserves d'ombres, et l'on sait que la Belle au Bois dormant rêve au bout des allées du musée Rodin..."

Tout cela, je l'ai vu, mais d'en entendre parler me donne une telle envie d'aller revoir! Me retrouver sous les arches de brique rose et de pierre blanche du cloître de Toulouse, dans ce jardin où il faisait trop chaud mais si clair; errer encore au musée de Cluny, au musée Rodin, avec mes yeux et mon cerveau d'aujourd'hui, mieux préparés, moins distraits. A mes vingt ans, j'at-

tendais l'avenir, je ne savais pas profiter du présent. Aujourd'hui, que me fait l'avenir? Moins vite il vient, plus je suis contente. Je redoute ses surprises. Je veux bien les supporter, mais les désirer, non.

Je veux bien tout de même désirer la Provence. Mon amie en revient, me parle des citrons verts, quelle cueillait à l'arbre du jardin, pour aciduler son thé à quatre heures. La voici responsable, cette amie, si notre automne me plaît moins, si j'ai hâte de revoir la neige. Je la fais parler de toutes ces choses que j'aimerais ou voir ou revoir...

Puis, le soir à la maison, le livre de Vaudoyer m'entraîne de plus en plus loin... de ma lampe. Je me voudrais au volant d'une voiture sur les routes de France, je me voudrais au bord d'une mer tiède et bordée de palmier...

Heureusement, parmi les chapitres décousus du livre, on quitte parfois le pays, pour s'occuper de ses gloires. Voici sur le poète Aubanel, des révélations touchantes, le récit d'une idylle savoureuse.

Aubanel, et près de son nom passent ceux de Mistral, de Daudet. Je pense à toutes les choses littéraires que je ne connais pas encore, au plaisir de connaître ce monde, d'entendre des noms devenus comme des noms d'amis, dont la pensée à pénétré et charmé la mienne. Mon esprit saute. Voici sur ma table de travail cinq ou six volumes que je veux lire, et sur le dos d'une vieille enveloppe, cette autre liste qui attend...

Ah, s'enfermer dans une tour, et lire, lire, lire...

Le téléphone sonne. Une amie m'appelle et de demandé:

—Viendras-tu demain.

Et avant qu'elle finisse sa phrase, j'ai déjà répondu...

—Mais oui, sûrement...

C'est ainsi que toujours je m'enferme...

Michelle Le NORMAND.

La beauté ne saurait durer si le charme ne persiste

Si la beauté persiste malgré les épreuves du temps, car une jolie femme, même vieille, conserve un charme indiscutable convenez avec moi que les fameux concours de beauté ne passionnent plus personne. Se rappelle-t-on la vogue des prix de beauté? Mais le solide bon sens ne se laisse jamais entièrement séduire par les fantaisies... A vrai dire, la beauté que l'on exaltait de la sorte, il y a peu d'années, était très conventionnelle et ne présentait rien de commun avec l'idée de sérénité, de pureté, de distinction, que nous nous en faisons. Certes la beauté consiste dans l'harmonie des traits et des proportions, dans le dessin irréprochable du visage, la clarté des yeux, l'éclat du teint. Mais quel attrait ont ces divers éléments si l'expression ne les anime? Ne voit-on pas souvent de très jolies physionomies qui n'attirent aucunement la sympathie, ou bien ne tardent pas à fatiguer par leur froideur? Au contraire, l'expression venue directement de l'âme vivifie et transforme le visage même irrégulier, la beauté intérieure rend celle qui la possède la rivale triomphante des inertes divinités.

AGREABLE

Il y a des femmes que l'envie consume et qui aggravent par la maussaderie leur disgrâce naturelle. Désolées de se croire en

état d'infériorité, elles s'aigrissent... C'est là une faute de logique; il est absolument inutile et sot d'entretenir contre les privilèges une rancune que ne peut nuire qu'à soi-même; au contraire, la volonté de se rendre agréable malgré tout, de racheter l'insuffisance physique par la perfection morale, par l'empressement, l'amabilité, la bonne humeur finit par créer une attirance irrésistible.

Oui, en vérité, la volonté de se rendre agréable. Jamais autant à l'heure actuelle, cette volonté essentiellement féminine ne s'est manifestée d'une manière aussi triomphante. Depuis que les femmes modernes ont accoutumé de recourir aux soins des professeurs d'esthétique, le coiffeur, etc., la beauté a réalisé des progrès surprenants.

HYGIENE

A quoi cela tient-il, sinon à une meilleure discipline corporelle, une hygiène plus étudiée? Autrefois, dans les classes moyennes, on se contentait d'accepter la figure et le corps que le ciel avait donnés; mais, à présent, on ne se contente plus des seuls présents de la nature et l'on n'hésite pas à corriger celle-ci, lorsqu'elle ne s'est pas montrée assez généreuse. Mais cette volonté d'être belle ne saurait suffire sans la collaboration de l'esprit. Encore une

fois, les pensées se reflètent dans la physionomie, laquelle est le miroir du moral. Si l'on poursuivait ce paradoxe, on arriverait à cette exagération que la tranquillité intérieure garantit l'harmonie du visage. N'allons pas jusque-là, mais reconnaissons qu'un caractère ingrat, envieux, ou médiant se trahit toujours dans le regard et l'ensemble des faits par quelque chose de déplaisant et de pénible.

Dans notre intérêt le plus direct nous devons donc nous étudier à bannir de nous les méchantes idées, à acquiescer le plus possible de calme, à nous accoutumer à penser droit. Si nous y ajoutons le désir de paraître belle en faisant appel à toutes les aides que l'art nous offre, nous aurons remporté bientôt une double victoire, puisque nous aurons amélioré notre cœur et notre apparence.

L'abbé d'Evolayne...

Ayant à désigner un supérieur général, en remplacement du R. P. Flavien, que son grand âge oblige à se démettre de sa charge, le chapitre des Pères de Picpus, réuni à Châteaudun, vient de nommer le R. P. Jean du Cœur de Jésus, de son vrai nom le comte Jean d'Elbée.

Fils du colonel marquis d'Elbée et petit neveu du chef vendéen, le comte Jean d'Elbée était parti pour la dernière guerre en même temps que ses six frères, dont quatre furent tués, tandis qu'il était lui-même grièvement blessé. Il fut ordonné prêtre, en

AVIS AUX FILEUSES

Toutes les femmes de la province de Québec qui savent filer le lin sont instamment priées d'envoyer immédiatement leur nom et leur adresse à Mme Françoise Gaudet-Smet, case postale 25, Montréal.

1925, par le cardinal Mercier à la chapelle du Carmel de Louvain dont la prieure n'est autre que sa propre femme, la comtesse d'Elbée, descendante de Séze, le dé-

fenseur de Louis XVI. Les deux époux renoncèrent volontairement l'un à l'autre pour entrer en même temps dans les ordres. Le cas est, croyons-nous, unique en France, pour le moment du moins, s'il se présentait autrefois. On sait, en effet, qu'un des époux ne peut, dans un ménage catholique, embrasser la vie religieuse que si l'autre agit de même.

Tél. Bureau 264.

Tél. Résidence 1035.

Dr Auguste
MASSICOTTE
CHIRURGIEN-DENTISTE

103 RUE DES FORGES.
TROIS-RIVIERES.

Corby's
ORANGE
LIQUEUR GIN

BOITEILLES 25 OZ \$2.00
BOITEILLES 40 OZ \$3.00

GRATIS
Mikado
THÉ OU CAFÉ
MIKADO
EMPAQUETÉ EN PAQUETS DE 1 LB.

Magnifique service de vaisselle de 95 morceaux en semi porcelaine anglaise, valeur de \$30.00 donné gratis aux acheteurs de

Aux acheteurs de paquets en 1/2 livre, un magnifique cadeau en crystal est donné avec chaque 1/2 lb. Le Thé noir est garanti Ceylon et Indien. Café garanti pur.

EN VENTE PARTOUT
DEMANDEZ-LE À VOTRE FOURNISSEUR

FORD HOTELS

Un hôtel économique
CHAMBRE SIMPLE
3,000 chambres

\$1.50 à \$2.50
dans 5 villes.

MONTREAL-TORONTO

CENTRAL
MODERNE
A L'EPREUVE DU
FEU.

L'Araignée d'Or

occupe maintenant ses nouveaux locaux au 153, Boulevard Laviolette, tout près du Château De Blois.

Dans un local spacieux, s'étale la plus belle exposition d'articles qui se puisse rêver. Venez! Même si vous n'avez aucunement l'intention d'acheter, vous serez accueillis avec joie.

Une grande nouveauté: le Comptoir L'ARAIGNEE D'OR offre à ses clients la plus merveilleuse collection de laines qui se puisse rêver.

Venez voir les laines extraordinaires du PIN-GOUIN. Elles vous rendront malade!

153, BOULEVARD LAVIOLETTE.

Activités de la Société Royale du Canada

Visite de Leurs Majestés au Canada. — Attribution des Bourses de la Société. — Index des travaux.

A l'assemblée du Conseil de La Société Royale qui vient de se tenir à Ottawa, une correspondance intéressante a été soumise au sujet de la prochaine visite de Leurs Majestés le Roi et la Reine d'Angleterre au Canada qui coïncidera avec la réunion annuelle de cette société à Montréal. La société espère être honorée de la visite de Leurs Majestés à cette occasion.

Dix bourses d'étude sont attribuées encore cette année à ceux qui désirent se spécialiser dans la littérature ou les sciences en suivant des cours spéciaux dans les institutions européennes ou étrangères. Le délai fixé pour la réception des demandes à cet effet se terminera le 1er février 1939 et les demandes devront être adressées sans retard au "Secrétaire de La Société Royale du Canada, Comité des Bourses, Chambre des Communes, Ottawa."

Une nouvelle réunion du Conseil aura lieu à la mi-février et des dispositions seront prises au sujet de l'attribution de ces bourses d'étude. Les personnes de l'un ou l'autre sexe qui auraient l'intention de solliciter une attribution de bourse sont invitées à adresser leurs demandes sans retard. Tout postulant doit être gradué d'une université ou d'un collège canadien ou avoir reçu une éducation équivalente dans une institution canadienne compétente, et avoir obtenu le titre de licencié ou son équivalent (sauf en certains cas spéciaux) ou encore mieux avoir accompli au moins une année de travail après l'obtention de ce titre. Il ne doit pas avoir dépassé son trente-cinquième anniversaire de naissance (sauf en des circonstances exceptionnelles) et il peut obtenir tous renseignements additionnels en s'adressant au secrétaire à l'adresse indiquée ci-dessus. Le chiffre de chaque bourse est de \$1,500.00 dont 40% sont versés avant que le bénéficiaire entre dans l'institution où il doit poursuivre ses travaux, et le solde en deux versements respectifs de 50% et de 10% sur présentation d'un premier rapport semi-annuel et d'un rapport final de ses activités.

On voit que les travaux présentés annuellement aux séances de La Société Royale sont publiés en volumes chaque année. Dans le but de faciliter la recherche des sujets ainsi traités, le Conseil de la société est à l'étude la publication d'un index qui en rendrait la consultation plus facile au public.

LES FILMS EDUCATEURS DANS LES MAISONS D'ENSEIGNEMENT

Une Société vient d'être formée à Montréal, qui a pour but de produire et de distribuer des films éducateurs dans les milieux d'enseignement, et aussi parmi les diverses sociétés de notre province. Elle porte le nom de "SOCIÉTÉ EDUCATIONNELLE CINÉMATOGRAPHIQUE" et son siège social est situé à 1184 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal.

Ses directeurs poursuivent une oeuvre vraiment éducative, et leur objectif est de fournir des films éducateurs aux enfants de nos écoles, et d'apporter un complément utile et nécessaire à leurs études.

Les adultes trouveront également leurs profits par une série de pellicules cinématographiques traitant de sujets d'actualité, des problèmes de toutes sortes, et pouvant ainsi compléter une formation intellectuelle.

Voici quelques faits qui méritent d'être soulignés:

Dans le domaine de l'éducation par l'image, nous sommes dix ans en arrière des Etats-Unis, de plusieurs pays d'Europe, et même de nos provinces voisines du Canada, surtout l'Ontario.

Même dans notre propre cité de Montréal, les écoles protestantes sont abondamment pourvues de films éducateurs, et possèdent une cinéthèque magnifique, contenant des sujets d'enseignements complets: histoire, botanique, géographie, zoologie, voyages, etc. Quel immense avantage pour la jeunesse étudiante de ces écoles!

Les personnes désirant contribuer à l'oeuvre que poursuit la Société Educationnelle Cinématographique peuvent le faire en s'adressant au bureau-chef. Ces personnes recevront une carte d'enregistrement, et pourront assister aux représentations cinématographiques qui sont données régulièrement à la Salle du Gesù (1200, rue Bleury, Montréal) ou à n'importe quelle salle paroissiale.

PAYSANA DE NOEL

Pour son premier Noël, PAYSANA est en beauté. L'éditorial de la directrice, Françoise Gaudet-Smet, est suggestif et maternel. Blanche Lamontagne-Beaugrand a des "Souvenirs" mélancoliques et touchants. Et pour tisser un lien d'amour autour du foyer, voici d'abord une émouvante "Prière de la maison", puis une opinion fort bien appuyée de Germaine Bernier, sur la nécessité de la "Pédagogie familiale à l'école". Un reportage détaillé sur l'école rurale modèle de S.-Pie-de-Guire, le "Foyer Ste-Thérèse", est fort intéressant: le fondateur, un éducateur de marque, présente son programme et les institutrices font la classe à ciel ouvert, à la gloire de la terre. Quelle révélation!

Pour que les maisons s'embellissent, Jeanne l'Archevêque-Duguay, nous fait entendre "la voix des greniers"; Marcelle Gauvreau donne une belle leçon de choses sur "Les arbres de Noël"; et un conte de Jeanne Grisé-Allard laissera plus d'impressions que toutes les thèses sur la "bénédiction paternelle".

La cuisinière en chef, Cécile D. Lamy, présente un menu de Noël consistant et pratique, tandis que le médecin de la maison, madame Comtois-Chauveau, s'inquiète des rhumes et des indispositions des petits. Un conte en illustrations d'Odette F. Vincent qui anime des fourmis et des farfadets retiendra l'attention de plus d'un groupe de petits. Des photos suggestives de la mode, et surtout des modèles de tissage à la main: écharpes, draperies, de lin et de catalogues; couverture tricotée reproduite en couleurs... Bref, PAYSANA continue par la beauté son oeuvre d'éducation, et devrait se trouver dans tous les foyers. Fermières du Québec, femme de chez nous, faites-vous des étrennes! Demandez un numéro-spécimen gratuit à PAYSANA, case postale 25 Montréal.

LA REVUE POPULAIRE DE DECEMBRE

La Revue Populaire termine en beauté sa trente et unième année. Aucun magazine, aucune revue, n'ont fait autant de progrès durant ce tiers de siècle.

Elle a débuté modestement, comme toutes les entreprises canadiennes-françaises. Peu à peu, on l'a vue améliorer sa rédaction, puis agrandir son format, enrichir sa couverture, orner ses pages de superbes illustrations. Aujourd'hui nous pouvons certes être fiers de La Revue Populaire. Cela prouve une fois de plus que les Canadiens français lisent plus et mieux.

Le numéro de décembre renferme un grand nombre d'articles illustrés, dont voici les principaux:

L'Ecole des Beaux-Arts de Québec, par Aimé Plamondon; La véritable Toison d'Or, par Fernand de Verneuil; Mme R. J. Manion, par Francine; Chez nos étudiants à Paris, par Juliette Cabana; Les quintuplées Dionne sont-elles normales?; Nos meilleurs amis, les livres, par Francine; Votre coiffure vous embellit-elle? par Louise Gilbert-Sauvage; Un peintre de la Gaspésie: Hoyland Bétiger; Beaumont et son église; L'A. B. C. du corporatisme, par Victor Barbeau.

Plusieurs autres sujets sont aussi traités qui ne manqueront pas d'instruire et d'intéresser. Il y a aussi les rubriques: mots croisés, le cours d'art culinaire de Mme Lacroix, la revue des livres, etc.

Signalons tout particulièrement le beau roman de Pierre Dhaël: Le secret d'un coeur, dont l'action se déroule en France et en Roumanie. Dans cette oeuvre moderne, on lit de fort belles pages sur les moeurs de la Roumanie, où le français est en honneur. Ce roman comporte une intrigue savamment graduée jusqu'au dénouement tout à fait imprévu.

LE BIEN PUBLIC

(Hebdomadaire du jeudi.)
Imprimé par
L'Imprimerie
du "Bien Public",
1563, rue Royale. Tél. 640.

ABONNEMENT:

1 an: \$2. 6 mois: \$1.

Directeurs:
Raymond Douville
Clément Marchand

J.-A. Trudel, J.-E. Guillet

Trudel & Guillet

Notaires

x x x

Argent à prêter. Règlements de faillites et de successions. Examens de titres. Difficultés commerciales. Collection, etc.

x x x

Bureau 306 Alexandre
Tél.: 491. T.-Rivières.

Tél. 401

Heures de bureau: 10 à 12
2 à 5 et 7 à 8 tous les soirs

Spécialiste

Pour les maladies des yeux
oreilles, nez et gorge.

Dr BENOIT JACOB

Ex-assistant à la clinique
Nationale Ophtalmologique
des Quinze-Vingts, Paris.

Ex-élève à l'hôpital Baucault, Paris, ex-interne de
l'hôpital Normand & Cross.

126 rue Alexandre
TROIS-RIVIERES

SITUATION LUCRATIVE

Agréable, Indépendante et Active

Dans le Commerce ou l'Industrie — Sans Capital

Par ces temps de chômage où tant de personnes des deux sexes sont sans emploi, il est regrettable qu'on ne sache pas que les industriels de "L'Union Nationale du Commerce Extérieur" (Association mutuelle), 3 bis, rue d'Athènes à Paris, (9e), disposent de nombreuses situations lucratives sans candidats.

Pour une situation lucrative d'agent commercial ou chef de vente, ou si vous préférez la vie sédentaire, de directeur commercial, si vous avez des références prouvant vos capacités, vous n'avez qu'à écrire en indiquant vos antécédents à la direction de "L'Union Nationale". Si vous êtes débutants et voulez vous préparer rapidement en gagnant, même par correspondance, adressez-vous à:

"L'Ecole Technique Supérieure"
de Représentation et de Commerce

fondée et subventionnée par "L'Union Nationale du Commerce Extérieur" pour la formation de négociateurs d'élite.

Tous les élèves trouvent des situations

Ils sont retenus d'avance par les industriels qui les font travailler pendant leurs études. Demandez la brochure gratuite no 81 à l'Ecole T. S. R. C., 3 bis, rue d'Athènes à Paris (9e).



POURQUOI LE TIMBRE DE NOEL ?

Les recettes du Timbre de Noël vont aux ligues antituberculeuses et servent à l'entretien des dispensaires et des colonies de vacances. L'argent que vous souscrivez représente autant de cuti-réactions et de radiographies, indispensables pour immuniser la population contre la tuberculose.

Envoyez votre souscription dès aujourd'hui à votre ligue locale, ou au comité provincial de défense contre la tuberculose, chambre, 310 édifice du Merger, QUEBEC.

PRIX RÉDUITS

Noël et le Jour de l'An
Entre tous les points au Canada

• PRIX D'UN PASSAGE SIMPLE PLUS 25% POUR
ALLER - RETOUR

FETE DE NOEL: Départ à l'aller du 23 déc. jusqu'à 2.00 p.m. le 26 déc. Le voyage de retour devra commencer avant minuit mardi 27 déc. 1938.

FETE DU JOUR DE L'AN: Départ à l'aller du 30 déc. jusqu'à 2.00 p.m. le 2 janv. Le voyage de retour devra commencer avant minuit mardi 3 janvier 1939.

• PRIX D'UN PASSAGE SIMPLE PLUS UN TIERS POUR
ALLER - RETOUR

Départ à l'aller: du mardi 20 décembre au lundi 2 janvier inclus. Le voyage de retour devra commencer avant minuit, samedi, le 7 janvier 1939.

Faites venir un parent ou un ami en lui faisant
délivrer son billet - C'est un cadeau nouveau genre.

PRIX REDUIT MINIMUM: 25c

Billets et renseignements de tout agent.

PACIFIQUE CANADIEN

NOUVEAU! NOUVEAU!

Séries d'Arsène Lupin. Police Mystère. Police. Secours. Collection Historique illustrée. Collection Gringoire, etc.

Joignez-vous à nos nombreux lecteurs.

Timbres pour philatélistes. Albums et accessoires de collection.

"L'ILONS"

Bibliothèque Circulante
W. E. LEDOUX, RELIEUR
1186 St-Olivier, T.-Rivières
Coin Bonaventure.

Embassy
RARE OLD
LIQUEUR WHISKY
Mélange et embouteillé au Canada
13 oz. \$1.20 - 25 oz. \$2.20 - 40 oz. \$3.50

Le feuilleton du "Bien Public"

VOUS LUI RENDREZ UNE MAMAN

Roman, par Pierre Favaur

No 9

Naturellement, la première chose qu'il vit en sortant de la gare fut le superbe autobus de l'Hôtel du Faisan doré, qui, parmi d'autres cars ou omnibus moins luxueux, attendait les voyageurs et les bagages.

Pourquoi Letors n'y prit-il pas place? Et quelle bizarre idée lui fit louer une chambre et déposer son sac dans un hôtel de troisième ordre, aux environs immédiats de la gare?... Décidément, ce garçon était plein de réticences et de mystères...

A ce moment, André et Lina tout en le croyant beaucoup plus loin d'eux qu'il n'était s'entretenaient précisément de lui.

La veille au soir, ils avaient reçu son télégramme leur apportant une nouvelle si imprévue et un espoir si foudroyant. Ni André, ni Lina, sous le coup de cette émotion soudaine n'avaient guère fermé l'oeil de la nuit; s'étant assoupis vers le matin, ils s'étaient levés assez tard.

A cette heure, ils se trouvaient réunis dans le petit salon qui précédait la chambre d'André, et ils échangeaient leurs impressions sur la dépêche et la prochaine arrivée de Fernand Letors.

—C'est incontestablement un garçon très habile, opinait l'ingénieur. Il a eu du mérite à se procurer des renseignements positifs, alors que nous nous sommes vraiment fatigués sans relever le moindre indice...

—Oh! je ne doute pas qu'il se soit démené, répartit Mme Darthois. Il me l'avait formellement promis et je le tiens pour un garçon de parole... Mais n'oublions pas qu'il a de hautes relations dans la police et qu'il a dû obtenir une aide puissante de ce côté.

—Puisque c'est nous qui en bénéficions, nous n'avons qu'à nous en féliciter, et... à en remercier M. Letors... N'est-ce pas, mon amie?

—Certes, c'est bien ce que je me propose, répondit la jolie veuve, en esquissant une petite moue.

—Puisqu'il nous annonce sa visite, il faut bien que nous le recevions poliment...

—C'est égal! ajouta-t-elle en réfléchissant. Je trouve son procédé bizarre, et même un peu cavalier. Car, en somme, nous ne l'avons pas invité...

—Oh! Lina, protesta le jeune homme. Après le service qu'il nous rend...

—Pardon! insista-t-elle. Nous l'aurions aussi bien invité plus tard, et nous lui aurions fait fête beaucoup mieux à Paris que dans cet hôtel de province...

—Mais, puisqu'il a quelque chose à nous dire...

—Il aurait pu nous l'écrire. Une lettre recommandée suffisait. En venant lui-même, il a l'air de vouloir se faire remercier comptant.

André ne put s'empêcher de rire à cette boutade. Puis, sérieusement, mais avec une extrême douceur:

—Lina reprit-il, ne soyez ni injuste, ni ingrate!

—Songez que s'il nous fait retrouver Emmeline, rien ne s'opposera à notre mariage. C'est donc à lui que nous devons pour une large part...

La jeune femme lui souriait d'un air ravi. Il l'enlarga d'un geste, infiniment doux, de protection et de tendresse.

A ce moment précis, Fernand Letors pénétrait dans le hall de l'hôtel, et demandait à voir M. Nerville.

—Il doit m'attendre, ajouta-t-il d'un air important.

—M. Nerville est chez lui, répondit la préposée au bureau, après vérification. Voulez-vous qu'on téléphone pour faire descendre M. Nerville?

—Du tout, du tout! fit l'autre vivement. Ne le dérangez pas. Je vais monter chez lui.

—Comme vous voudrez, acquiesça la préposée, M. Nerville occupe l'appartement No 16, au deuxième étage... Si vous désirez, on va vous y conduire.

—Pas la peine, merci? Je trouverai bien.

Letors calcula que cette opération peut se faire en deux temps:

1. Réduire cet autre à renoncer à la femme convoitée et qui l'aime;

2. Le tenir en otage, obligeant ainsi la femme récalcitrante à céder, pour sauver celui qu'elle aime, à celui qu'elle n'aime pas, et à épouser le second pour épargner des malheurs au premier.

Ce n'est pas très moral, comme vous le voyez. Mais allez donc demander de la moralité à un garçon perdu de dettes, traqué par douze huissiers, harcelé par trente fournisseurs, et poussé, l'épée dans les reins par le plus implacable des créanciers au cri de:

—La réussite ou la prison! Le succès ou le déshonneur! La fortune ou la mort!

Fernand Letors n'avait plus à résister, s'il voulait conjurer le péril menaçant et briser le cercle de fer qui se resserrait de jour en jour autour de lui.

Aussi n'hésitait-il plus! Prêt à jouer le tout pour le tout, il allait livrer bataille, assuré d'être vainqueur.

Car il avait un but; il avait un plan et il possédait les moyens, ou plutôt, le moyen de réaliser ce plan. Quel moyen?

L'enfant! L'enfant enlevée par la grand-mère, si passionnément recherchée par le père et la marâtre, l'enfant perdue qu'il s'agissait de retrouver.

—Moi seul sais où il est, pensait orgueilleusement Letors. Tant que je n'ai pas livré ce secret, je suis le maître de la situation. Or, comme j'entends bien le rester...

Il se releva, les yeux brillants, avec un sourire de défi.

L'instant d'après, il descendait au petit café attendant à son hôtel, s'installait à une table au fond de la salle, et demandait au garçon de service un verre de porto et de quoi écrire.

L'horloge marquait alors onze heures trois quarts. Letors écrivit jusqu'à midi et demi, posément, pesant ses phrases, avec un visible effort de concentration.

Ayant achevé sa longue lettre, il la relut soigneusement et la plaça sous enveloppe. L'adresse une fois mise, d'une grande écriture appliquée, il rappela le garçon de salle pour régler sa consommation et se fit indiquer le chemin du bureau de Poste.

Il en revint une demi-heure plus tard, l'air tout à fait rasséréné et content, puis il commanda son déjeuner. Tout en mangeant d'excellent appétit, il songeait non sans un mouvement de gaieté intérieure, comme quelqu'un qui prépare une excellente farce:

—Les deux tourtereaux m'attendent pour demain soir. Mais moi, je m'accorde quarante-huit heures de repos complet, et je ne ferai mon apparition qu'après-demain, tout à la fin de la soirée.

De la sorte, ils passeront une

bonne journée dans l'huile bouillante, à se demander si je leur ai fait faux-bond; et ce sera un petit avant-goût du châtiment que je leur réserve.

Pendant ce temps, Mme de Bury aura le loisir de s'envoler avec sa proie vers la nouvelle destination que je lui indique, et quand on croira la tenir Va t'en voir s'ils viennent, Jean! Ah! leur mariage n'est pas pour demain!

Il eut un rictus sardonique qui, retroussant sa lèvre, découvrit ses dents blanches et pointues de jeune loup famélique se réjouissant à la pensée de bientôt mordre dans la chair pantelante de quelque victime de choix.

XIV

Dans l'huile bouillante... avait dit Letors.

Si jamais une métaphore dépeignit bien la réalité, ce fut certes, celle-là.

Impatients comme ils l'étaient d'avoir des nouvelles précises de l'enfant qu'ils s'étaient donné à tâche de retrouver, André et Lina, après une nuit coupée de réveils fréquents, avaient quitté de bon matin leurs lits insomnieux, sous le coup de ce besoin fébrile d'agir, ou tout au moins de bouger, comme pour presser les heures, que met en nous l'approche d'un événement ardemment désiré et longtemps attendu.

Et durant toute cette journée, ils s'étaient épuisés à tuer le temps, comme on dit, pour ne pas constater la lenteur désespérante des heures.

Absorbés qu'ils étaient dans la même et unique pensée, ils n'éprouvaient de goût à rien et subitement devenus taciturnes, ils passaient de longs moments de mutisme total, sans même s'entre-regarder, les yeux perdus dans le vague d'une invisible lointain.

Ce fut l'un de ces silences prolongés que Lina rompit, en prononçant dans un soupir:

Dédaignant l'ascenseur, il grimpa lestement les deux étages, et s'avantant à pas feutrés sur l'épais tapis qui recouvrait le parquet, il eut tôt fait de s'arrêter devant la porte que surmontait le No 16.

Il tourna la tête pour s'assurer que personne ne passait dans le couloir à ce moment, puis se penchant il jeta un coup d'oeil par le trou de la serrure. Première déception: il n'aperçut que l'envers d'une tenture appliquée contre le côté intérieur de la porte.

Mais il se redressa soudain, en tressaillant, et s'inclinant derechef, il colla son oreille à l'huis. Il avait perçu le murmure alterné d'un dialogue, et — était-ce pure imagination? — dans l'une des deux voix, il croyait bien reconnaître celle de Lina. Il écouta encore. Plus de doute! C'était bien Lina qui conversait familièrement avec André. Et cela n'avait rien d'anormal, Pourtant Fernand Letors en fut irrité, et plus encore de ne pas comprendre ce que se disaient les deux interlocuteurs.

Alors, avec impatience, il frappa deux petits coups contre la porte, et attendit, se disant:

—Ils vont être joliment gênés de me voir tomber sur eux à l'improviste... Moi-même, je n'aurais pas cru arriver si bien à point.

Mais une minute s'écoula sans que l'on vint ouvrir, tandis que, dans le petit salon, les assourdies continuaient leur duo alterné.

Letors se sentit envahir par une colère froide.

—Oh! oh! se dit-il. Il faut croire que leur conversation est d'autant plus passionnante, pour qu'ils ne m'aient même pas entendu frapper.

Presque inconsciemment, il empoigna le bouton de cuivre, il tourna sans bruit, et entrebâilla légèrement la porte, pas assez pour que la tenture flottante n'empêchât les hôtes de la pièce de remarquer l'ouverture, mais suffisamment pour que, de l'extérieur, on pût y jeter un regard, et entendre ce qui s'y disait.

Or, la disposition de ce petit salon était telle que la cheminée se trouvait à gauche de l'entrée, face à la haute baie vitrée ouvrant sur les jardins de l'hôtel; et cette cheminée était surmontée d'une grande glace où se reflétaient tous les détails de l'ameublement.

Placé comme il l'était, de biais, dans l'ouverture de la porte, Fernand Letors avait cette glace devant les yeux. Et ce qu'il vit!... Ah! pourquoi donc avait-il entrouvert cette porte!

Il aperçut André et Lina, assis côte à côte sur un petit divan près de la fenêtre, tendrement enlacés, joue contre joue et souriants d'extase comme deux amoureux, comme deux fiancés.

Il en fut tellement saisi qu'il se sentit pâlir, et dut s'accrocher au

chambranle, car ses jambes flageolaient sous lui.

Mais il était dit qu'il n'était pas au bout de son châtiment et que son indiscret espionnage devait être encore plus cruellement puni.

Car, sans se douter de sa présence, les deux jeunes gens poursuivaient leur entretien à son sujet, et maintenant, de cet entretien, lui, ne perdait pas une seule syllabe.

André disait:

—Dans ces conditions, dès que nous aurons retrouvé Emmeline, nous pourrions annoncer à ce cher M. Letors nos fiançailles. Il va sans dire qu'il assistera à notre mariage. Peut-être même accepterait-il de vous servir de témoin. Qu'en pensez-vous?

Mais Lina se récria vivement: —Oh! mon ami, vous n'y pensez pas! Ou plutôt, c'est juste: vous ne pouvez pas savoir, puisque je ne vous ai encore jamais dit...

—Quoi donc? Lina.

—Vos positions réciproques, à vous et à Letors, vis-à-vis de moi. Il est vrai que lui-même ignore complètement la réalité, et j'estime que cela vaut mieux.

—Eh bien, mon cher André, Fernand Letors est tout simplement votre rival, comme prétendant à ma main.

—Pas possible, s'exclama André; il s'est déclaré?

(à suivre)

"J'ACCUSE" AU CINEMA DE PARIS



Jean Max et Renée Devillers dans "J'Accuse", à l'affiche samedi au Cinéma de Paris, en programme double.

UNE OCCASION EXCEPTIONNELLE

★ ★ ★ ★ ★

RELIURE EN CUIR DE LA SERIE 1938 DU MAURICIEN

• Faites relier en cuir, à votre choix, les douze numéros du Mauricien pour l'année 1938.

Rég. \$3.00 pour \$2.50

Cette offre ne sera plus valable après le 30 décembre.

W. E. LEDOUX

RELIEUR

1196, ST-OLIVIER

TROIS-RIVIERES

M. CAMILLIEN HOUDE EST ELU MAIRE DE MONTREAL

Il remporte une majorité de 20,612 voix sur son plus proche adversaire, M. C.-A. Gascon.

Montréal. — M. Camillien Houde a été élu, lundi, maire de la plus grande ville du Canada. Cette victoire salue son retour dans le domaine de la politique municipale après une absence de deux ans.

Le vétéran d'une douzaine de guerres politiques s'empara du pouvoir pour une quatrième durée d'office en triomphant d'un candidat de "la réforme" et d'un député à l'assemblée législative provinciale. Il avait comme adversaires: M. Charles-A. Gascon, 50 ans, directeur d'une compagnie d'immeubles et épicière, père de 14 enfants, qui basa sa campagne électorale sur un programme de réforme; Candide Rochefort, 34 ans, un des plus jeunes députés à l'assemblée législative de Québec, qui demanda à la classe ouvrière d'élire un homme qui "lui-même a été ouvrier". M. Gascon avait promis que, s'il remportait la victoire, son administration à l'hôtel-de-ville serait basée sur le modèle des affaires commerciales en général. Se présentant comme le

"candidat du peuple", M. Houde élabora un programme qui comprend le maintien de l'autonomie de la ville de Montréal, l'ajustement des secours directs, la construction d'un métro, dont le coût s'élèverait à \$60.000.000, dans le but de décongestionner la circulation, et l'interruption du paiement des taxes de la municipalité à la province de Québec.

FORTE MAJORITE

Obtenant une majorité de 20,612 voix qui commença à s'accumuler dès l'arrivée des premiers résultats, l'ancien maire infligea une défaite à ses deux adversaires. Seul, M. Gascon lui opposa quelque résistance. Le résultat final non officiel donne à M. Houde, pour un total de 1,144 bureaux de votation dans 35 quartiers, 83,481 votes contre les 62,869 obtenus par M. Gascon qui faisait ses débuts dans l'arène municipale. M. Rochefort, n'ayant reçu que 4,223 votes, perd son dépôt tout comme en 1936, alors que M. Raynault, maire actuel, triompha de M. Houde et de M. Rochefort, aux élections précédentes.

ELECTION AU CONSEIL CENTRAL DES SYNDICATS CATHOLIQUES

M. Jos. Corriveau, 1er vice-président de la Fédération Catholique de la Pulpe et président du Syndicat de la Wayagamack est élu président du Conseil Central pour les Syndicats de la Mauricie.

Mardi soir dernier le Conseil Central des Syndicats Ouvriers Nationaux Catholiques tenait son assemblée régulière.

L'agent d'affaires, M. Emile Tellier a produit à l'assemblée une volumineuse correspondance relativement à la passation de contrats collectifs pour les Employés du Commerce de Shawinigan, Grand'Mère et La Tuque; et des Employés Municipaux de La Tuque; car les membres de ces deux Syndicats avaient exprimé le désir d'obtenir tous les renseignements qui leur aideront à rédiger le contrat qu'ils négocieront avec leurs employeurs respectifs.

Une fois de plus le Conseil Central des Syndicats Catholiques a écrit à l'hon. Premier Ministre pour lui demander de hâter si possible la généralisation du contrat collectif des Chauffeurs de Taxis et de celui des Mécaniciens de Garages et de Station de gazoline.

Les discussions roulèrent ensuite sur les causeries qui seront données à la radio tous les dimanches de 6.15 à 6.30 p. m. sur le Syndicalisme Catholique; la prochaine, celle qui sera donnée dimanche le 11, portera sur "Le Syndicalisme Catholique, sa nature, son programme et son rôle" et sera donnée par M. Léo Boulanger président du Syndicat des Charpentiers-menuisiers de Shawinigan.

Il fut de même question de la construction d'un nouveau marché aux denrées comme l'a suggéré L'Unité Sanitaire et en faveur de laquelle le Conseil Central se prononce.

Notre Conseil Central est heureux d'apprendre qu'une résolution a été proposée au Conseil de ville approuvant la campagne de tempérance lancée par la lettre collective de notre Episcopat. Nous félicitons nos édiles d'avoir

pris cette initiative et nous les assurons de notre complète collaboration dans toutes les mesures pour qu'ils pourront prendre pour marcher dans une si bonne voie.

Les élections eurent ensuite lieu dans la plus grande amitié et voici les résultats:

MM. Joseph Corriveau, président; Georges Pothier, 1er vice-prés.; Elz. Lemire, 2e vice-prés.; Roland Lemire, secrétaire-trésorier; Gérard Dupont, ass-secrétaire; Albert Gauthier, ass-trés.; Edmond Bouchard, sergent d'arme; Jos. Lapointe, gardien; Jos. Therrien, inspecteur; Jos. Collins, J. R. Héon et Josaphat Pronovost, vérificateurs.

Après les élections chaque dignitaire adressa la parole à l'assemblée pour remercier ses confrères de la confiance qu'ils venaient de lui accorder. Ils avaient été installés préalablement par le président d'élection M. J. A. Lamy, secrétaire du Syndicat de l'Aluminium de Shawinigan les Chûtes, et bénis par l'aumônier M. l'abbé Henri Bourassa.

Roland Lemire,
Secrétaire.

REMERCIEMENTS

Les officiers et membres de la Société des Artisans Canadiens-Français de la succursale Trois-Rivières désirent remercier sincèrement les personnes qui ont assisté au Whist-Bridge qui a eu lieu le 6 courant à la Salle Notre-Dame.

Des remerciements sincères sont aussi adressés à tous ceux qui de près ou de loin ont pris part à l'organisation de cette partie de cartes.

Merci à tous.

La Société des
Artisans Canadiens-Français.

LA SEMAINE POLITIQUE

Pensions de vieillesse

Dans un discours politique qu'il a prononcé la semaine dernière devant un club libéral de Montréal, M. Adélard Godbout s'est attaqué au gouvernement provincial au sujet des pensions de vieillesse, l'accusant de commettre des injustices dans l'attribution de ces pensions. Le ministre du travail, l'hon. M. William Tremblay, qui est chargé de l'application de la loi des pensions de vieillesse, lui a répondu dans une mise au point qu'il a fait insérer dans les journaux. Le ministre explique que l'administration des pensions de vieillesse est régie par une loi fédérale et une loi provinciale et que toutes les dispositions de ces lois sont observées. Le département fédéral fait des inspections et des auditions allant jusqu'à examiner chaque dossier. Le ministre déclare que le chef libéral a porté cette accusation sans être renseigné et dans le seul but de nuire au gouvernement.

Les sympathies du gouvernement

Le gouvernement provincial a exprimé de façon éloquente la sympathie qu'il porte aux sept familles de Thetford Mines qui ont été éprouvées la semaine dernière lors du tragique accident. Le premier ministre s'est fait représenter aux funérailles par l'hon. M. Henry-L. Auger, ministre de la Colonisation, le ministre des Mines, l'hon. M. Gagnon, était représenté par M. A.-O. Dufresne, directeur du Service des Mines. On remarquait aussi plusieurs députés, dont celui de Mégantic, M. Tancrede Labbé. En apprenant la pénible nouvelle, le premier ministre a fait parvenir à M. Tancrede Labbé le message suivant: "Je suis profondément peiné d'apprendre le terrible accident qui frappe si cruellement la brave population de Thetford Mines et de si nombreuses familles. Je vous prie d'agréer à titre de député et de transmettre aux familles éprouvées l'expression des plus profondes sympathies du premier

STE-GENEVIEVE DE BATISCAN

UNE JOYEUSE FETE DE FAMILLE

Dimanche, le 4 décembre, une joyeuse réunion de famille avait lieu à Ste-Geneviève de Batiscan chez M. Alfred Dessureault dont on faisait l'anniversaire. Plusieurs parents et amis de Ste-Geneviève et de Trois-Rivières avaient tenu à se joindre à Mme Alfred Dessureault et à Mlle Raymonde Dessureault pour offrir à M. Alfred Dessureault leurs meilleurs vœux de bonne fête.

Un programme de pièces récréatives de déclamation, de musique et de chant fut exécuté au cours de la soirée et avec brio par Mlles Jeanne Dessureault, Anita Dessureault, Raymonde Dessureault et par MM. Benoît Dessureault et Bernard Lapierre.

De nombreux cadeaux furent offerts avant le goûter à M. Alfred Dessureault qui remercia tous ses parents et amis de leur bienveillante sympathie.

Assistaient à cette soirée; en plus de ceux des noms mentionnés ci-haut: M. Arthur Dessureault, M. et Mme Wellie Dessureault et leurs filles, M. et Mme Oscar Léveillé, M. et Mme Clément Marchand, M. et Mme Louis Rivard, Mlle Marie Dessureault, M. Rosaire Baribeau, Mlle Claire Dessureault, Mlle Doréa Marchand, M. Benoît Dessureault et plusieurs autres.

GRAND SPECTACLE DE MINUIT AU CINEMA DE PARIS, LA VEILLE DU JOUR DE L'AN

Comme par les années passées, le Cinéma de Paris donnera encore cette année un grand spectacle de Minuit, la veille du Jour de l'An. Ces spectacles ont toujours obtenu un franc succès. Et cette année, si l'on en juge par le programme que l'on est à préparer, ce sera un nouveau record.

Pour cette occasion, la direction s'est procuré à grands frais le nouveau film de Tino Rossi,

"LUMIERES DE PARIS". Cette production est un véritable triomphe pour Tino Rossi. Il y aura aussi au programme "L'Ecole des Resquilleurs", avec Larquey et Carette. Puis différentes attractions sur la scène, orchestre, caudeaux, etc. Bref un spectacle approprié pour fêter le nouvel An.

Tous les sièges sont réservés et l'admission est de .45c. Les billets sont maintenant en vente, au théâtre.

ministre et du gouvernement de la province de Québec".

L'hon. M. Duplessis a aussi adressé un message semblable à M. J.-T. Beaudoin, maire de Thetford Mines.

Pour les mères nécessiteuses

La loi créant une allocation aux mères nécessiteuses est entrée en vigueur le 15 décembre. Dans le but d'augmenter la valeur sociale de cette mesure, l'hon. M. Tremblay a créé un service qui guidera l'économie familiale des assistées. Ce service sera rempli par trois femmes. Elles seront chargées de visiter les familles qui recevront la pension payée exclusivement par le gouvernement provincial. Elles se rendront compte sur les lieux des besoins de la mère et de ses enfants, les aidant à déterminer d'une façon économique le budget qui leur parvient de l'Etat, exerçant ainsi une certaine surveillance sur l'emploi des sommes versées en pensions.

M. Tremblay a insisté sur le rôle social et éducatif de ce service. Les mères nécessiteuses trouveront un avantage précieux à recourir aux conseils de celles qui

seront attachées à ce service. D'un autre côté, l'on pourra induire de cette façon les assistées à dépenser leur pension d'une façon rationnelle. Si, au lieu de repartir sainement le petit budget qui leur est accordé et qui est suffisant pour les besoins de leur famille, les assistées le dépensent inconsidérément, elles et leurs enfants seront de nouveau quelques jours après la réception de leur chèque, sous la dépendance de l'Assistance publique. Le but de la loi de pensions aux mères nécessiteuses serait dans ces circonstances totalement manqué.

BIBLIOTHEQUE ST-FRANÇOIS-XAVIER

au Couvent de
Marie Réparatrice,
865 rue St-Charles
Lundi et Vendredi: de 2.30
h. à 4 h. Mercredi soir: de
7.30 h. à 8.30 h.
**LE MEILLEUR ACCUEIL
EST RESERVE AU PUBLIC**

Les ouvrages de religion, de sciences, d'art, d'histoire, de littérature; nos ouvrages canadiens, la collection de revues, celle des fictions même sont d'une réelle valeur, ayant été l'objet d'un triage judicieux parmi les meilleurs auteurs, anciens et modernes, et se recommandant hautement à l'intérêt du lecteur. Les auteurs des meilleurs romans en vogue y sont à l'honneur.

Conditions: \$1. par année; on peut s'abonner pour 6 mois ou 3 mois.

LA DIRECTION DE
LA BIBLIOTHEQUE.

AVIS

aux marchands pour la
livraison de vos :

COLIS

AFFICHES CIRCULAIRES

DEMANDEZ NOS
PRIX.

Livraison à domicile tous
les jours.

Agence générale de
distribution.

Robert & Robert
ENRG.
1922, ST-PHILIPPE,
Tél. 847

IL NE POUVAIL DORMIR QUE DANS SA CHAISE

Mais aujourd'hui, grâce à l'emploi du "BRONKASEPTOL", nouveau remède contre la bronchite, il peut se reposer dans son lit toute la nuit sans aucun malaise.

En effet le nouveau remède "BRONKASEPTOL" pris avec de l'eau chaude, apporte un prompt soulagement dans toutes les affections des bronches, de la gorge et des poumons. Une dose prise au coucher facilite la respiration et procure un sommeil calme.

LA
Pharmacie HOULE
A votre service.
Vis-à-vis le Bureau de Poste
1356, Notre-Dame, Tél.: 57.
Trois-Rivières.

J. H. René de Cotret, C.G.A.

Henri Ferron, C.A.

René de Cotret, Ferron & Cie

Auditeurs et Syndics
Comptables Licenciés

137, rue Alexandre

Trois-Rivières

Moisette Olier fait revivre l'époque pittoresque et riche des Vieilles Forges

Extraits d'une causerie donnée lundi, le 12 décembre, devant les membres de l'Association du Flambeau, aux Trois-Rivières.

Quand je revois les Forges, mon petit pays natal, tel qu'il est aujourd'hui, sans caractère propre, sans originalité, sans un seul trait qui rappelle sa destinée insigne — une campagne mauricienne semblable à d'autres campagnes mauriciennes — mais qui n'ont pas celles-là, deux siècles de grande histoire à soutenir — quand je compare cette physionomie effacée à celle que j'ai connue jadis, pittoresque, haute en couleur, et si unique, je ne puis me défendre d'une profonde mélancolie. Et je plains les apôtres du passé, à qui incombe l'honneur d'édifier le monument spirituel de la survivance, de n'avoir sous les yeux que ces espaces vides pour alimenter leurs méditations.

En suivant le pèlerinage historique de 1927, je songeais à ce qu'eût été l'émotion et le plaisir de la foule avide, si, au lieu de visiter un poste métallurgique imaginaire, où seule la magie de l'éloquence pouvait rappeler dans ce paysage les ombres anciennes, les pèlerins avaient eu devant les yeux, sur le parcours ensoleillé, quelques-unes des murailles centenaires, quelques tangibles reliques de l'épopée de fer. Et par exemple, tel que je la revois toujours.

La grande structure massive du haut-fourneau, avec ses mortiers lavés et relavés par les pluies de tant de saisons et de tant de lustres, mais qui gardaient par endroits, la mémoire du feu et de leurs tenaces maquillages de suie. Les parois éparpillées, larges fragments de maçonnerie dominant le ravin, où des moellons effondrés ressemblaient à un sommeil d'ossements blanchis. J'aurais voulu que comme moi, ils aient tous dans l'âme une image de la Grande Maison, cette longue silhouette normande, inscrite en blanc sur les feuillages verts de son parc et le velours mobile des sapins. Dans ma pensée, la Grande Maison est un visage toujours clair, malgré la nuit des années, comme il était clair jadis, sur la nuit bleue des étés. Visage qui gardait infiniment de noblesse dans la mélancolie de son abandon, et tous les vestiges d'une calme beauté.

Je ne sais si j'ai tort, mais j'ai un peu pitié de ceux qui ont eu une jeunesse sans ruines. Entendons-nous bien... Je parle de ruines à fréquenter, à fouiller... à découvrir, enfin. Il me semble qu'ils ont été frustrés ceux-là, du plus passionnant des sports. Pour des enfants, un viel édifice abandonné c'est comme un terrain vacant, une fascination, le rendez-vous de tous les jeux, la tentation rarement décevante. C'est un appel à la curiosité dont la curiosité ne se lasse pas. En somme, l'expérience prouve que tout le monde est un peu enfant dans ce domaine. Qui peut vraiment s'arrêter devant une maison vide sans que son instinct le porte à s'approcher d'une fenêtre, à coller son front à la vitre, à s'encadrer les yeux de ses deux mains pour que la lumière crue du dehors ne rivalise pas avec le jour incertain du dedans, et ne vienne nuire à l'inspection?

Il est même très rare que ces inoffensifs espionnages ne conduisent à quelque découverte révélatrice de la personnalité et de la vie des êtres qui ont habité là. Pour ceux qui savent voir, il suffit de si peu de choses pour reconstituer un tableau, saisir une atmosphère, ramener au logis désert, des présences humaines. Les

murs les plus nus ont quelque chose à dire des existences qu'ils ont abritées, et leur langage est net à beaucoup d'esprit.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à songer à la minutie avec laquelle les limiers, à la recherche d'indices accusateurs, consultent sur leurs anciens hôtes, les murs où pèse un crime. Avec quelle émotion et quelle confiance, les historiens étudient et palpent leur solitude où elle abrite l'âme du passé. Avec quelle obstination les romanciers interrogent leur silence, quand le souci d'être vrais les presse.

Les murs de la Grande Maison, les murs des fourneaux et des fonderies, ces familiers de mon enfance, même à demi-croulants, même désolés avaient eux aussi de longs témoignages à rendre. Ils ne se bornaient pas à abriter nos courses d'enfants d'exubérantes parties de cache-cache dans le dédale de leurs pièces sonores et le secret de leurs multiples recoins, de fournir à mes parents un but de promenade et une forme inépuisable de distractions à offrir à leurs visiteurs... Ils n'étaient pas là simplement pour servir de cadre pittoresque à des pique-niqueurs au cours de la belle saison. Leur vocation unique et magnifique était de conserver à ce petit pays, élu entre tous, un climat et de garder bien vivante, une page d'histoire.

La plus authentique et la plus péremptoire attestation de ces ruines, était, naturellement, celle de leur origine française. Et ce seul rappel remuait déjà dans l'âme des passants des fibres secrètes et le désir de mieux se familiariser avec les faits pleins de grandeur qu'ils racontaient.

Tous ceux qui traversaient les Forges par hasard à cette époque et même les étrangers les moins avertis, s'arrêtaient devant ce spectacle de pierres tombantes qui s'offrait soudainement à rompre la banalité de la route. Leur intérêt tout de suite éveillé, ils demandaient à visiter les ruines, interrogeaient longuement sur le passé de ce val pittoresque, que dominait encore la fleur de lys.

Combien de fois, dans le temps nous les gamines toujours à la portée du grand chemin, n'avons-nous pas répondu aux enquêtes des touristes qui souhaitaient s'instruire sur le drame de ces grandes mortes. Notre petit récit tout gauche était accueilli avec grande attention, ce qui flatte notre fierté de forgeronnes et nous laissait une haute idée de nos interlocuteurs.

Il n'était vraiment pas possible de fréquenter les Forges avant 1900, et même jusqu'à 1902, et de rester insensible au grand roman qui s'y était déroulé. Tout le rappelait: les constructions qui avaient survécu au temps et aux orages, les ruines gigantesques l'aspect général des lieux où la vie semblait temporairement suspendue et où flottait une sorte de vague attente de recommencement.

Tout affirmait qu'un rythme fort, bien autre que celui qui scandait la vie pondérée et habituelle des campagnes, avait autrefois marqué les heures de ce calme horizon.

S'il appartenait à la spacieuse demeure blanche, celle qui avait été le foyer dans anciens maîtres de forges, de révéler l'aisance des premiers occupants leur désir de vie large, leurs soucis de confort et d'élégance, voire même

leurs préoccupations de relations officielles et leurs goûts mondains — les salons se multipliaient sous le vaste toit normand — et avec les grands âtres qui flambaient tout l'hiver comme de la joie en permanence, il devait y faire bon, — tout le reste de l'établissement portait l'empreinte des rudes travaux accomplis, d'une vive activité, des longs mérites de l'effort industriel.

Le sol lui-même était un imposant témoignage des opérations passées. C'était un sol farci de fer, semblable à un champ qu'a déchiré la mitraille. Un cimetière de rouille, de crasses, de fraïsil, de mâchefer comme... il y a des cimetières d'obus.

Aujourd'hui, ce même sol est un terrain de culture, bien labouré, bien ensemencé et je trouve presque divertissant de songer que ceux qui s'efforcent de faire disparaître toutes les traces du passé y mettent autant de cœur, d'effort et de persévérance, que ceux qui l'ont édifié à force de courage et de témérité. Imaginez un peu à quel travail ardu ces bons habitants ont dû se soumettre pour effectuer le déblaiement de ce lopin, sorte de terre blindée, nourrie longtemps de tous les rebuts des fonderies et des fourneaux. Avant de pouvoir y introduire la charrue, leurs mains ont dû saigner au sarclage de ces racines qu'une qualité si exceptionnelle. Elles ont dû s'écrocher aux angles si aigus des crasses... car je me rappelle, pour les avoir beaucoup pratiquées, qu'elles étaient coupantes comme des lames de rasoir.

Quand je médite, un peu, sur l'atmosphère des Forges, aux jours où j'y vivais, ce qui me frappe le plus, c'est le souvenir de cette sorte d'envoûtement qu'exerçait encore sur le cœur du peuple tout ce qui touchait à l'existence autour des fourneaux. Les anciens ouvriers en gardaient la hantise. Disséminés sur des terres, où la plupart végétaient péniblement, sans doute, parce qu'ils ne réussissaient pas à s'y adapter, ils continuaient de vanter l'époque où "Les Forges marchaient". C'était, là, l'expression consacrée. — Ils en avaient tous la nostalgie, et, pour eux, ce passé était le bon vieux temps, le paradis perdu.

On pourrait se demander si le grand problème de l'exode vers les villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre, qui a tant affligé notre région, à la fin du siècle dernier n'est pas né du regret que nos campagnards avaient conservé de leur labeur industriel.

Avec quelle déconcertante facilité, en effet, ces rêveurs d'usine et d'artisanat se sont détachés du sol mauricien; ont inauguré le geste du déserteur, cloué quelques planches à la porte et aux fenêtres de leur ferme, et pris, avec leur famille, le chemin de l'étranger, personne ne l'ignore. Mais, après tout, n'étaient-ils pas déjà en exil, ces artisans de cœur depuis qu'ils avaient dit adieu au grand foyer métallurgique des Forges?

Les regrets du passé, c'est surtout pendant la saison rude, qu'ils se ressassaient à l'infini, le soir, dans les cuisines bien closes autour du poêle à trois ponts — monument inoublié de la fonderie mauricienne. Dès que quelques voisins se réunissaient pour veiller, les souvenirs impérissables se levaient, comme des essaims d'abeilles.

(Suite à la page 15.)



Les agents de police parmi les débris de ce que fut autrefois un poste de douaniers sur la frontière entre l'Eire et l'Irlande du Nord. Cinq postes semblables furent dynamités par, dit-on, des membres de l'Armée républicaine irlandaise. Une villa située près de la même frontière, à Donegal, fut aussi détruite et deux hommes périrent dans l'explosion.

APPELEZ

640

POUR VOS TRAVAUX D'IMPRESSION

- ★ En-têtes de lettres
- ★ Factures
- ★ Catalogues
- ★ Brochures

- ★ Communiqués
- ★ Cartes
- ★ Buvards
- ★ Circulaires

IMPRIMERIE DU BIEN PUBLIC

1563, RUE ROYALE TROIS-RIVIERES

CHAUSSÉZ-VOUS POUR L'HIVER

CHEZ J. A. GOSSELIN

Assortiment complet de bottines et patins et de bottes de ski pour hommes, femmes, garçons et jeunes filles. Tous les points, couleurs et pointures.

Couvre - chaussures pour dames. Tissu de velours avec fourrures... ..

\$1.95

ET PLUS

Couvre - chaussures en jersey de laine, pour hommes... ..

\$2.25

ET PLUS

J.A. GOSSELIN

ORTHOPEDISTE TECHNICIEN

Seul agent aux Trois-Rivières pour les marques HART — SLATER — M. W. LOCKE

1392 HART TEL.: 537

SPORT

LA PAGE DU

La Ligue des Ecoles Techniques débutera le 14 janvier prochain

M. Paul Larivière est choisi comme président de la ligue, et J. Paul Rouette comme secrétaire-trésorier.

Ces jours derniers, lors d'une réunion des représentants des écoles Techniques de Montréal, Québec, Shawinigan et Trois-Rivières, le comité exécutif de la ligue de hockey de ces écoles fut choisi comme suit :

Présidents honoraires: Hon. Albini Paquette, Jean Bruchési.

Membres honoraires: M. V. Baillargé, Dir. de Trois-Rivières; M. H. Beaupré, Dir. de Montréal; M. M. Crutchfield, Dir. de Shawinigan; M. Ph. Matté, Dir. de Québec.

Exécutif: Président, Paul Larivière, Ass. Sportive, Montréal; Vice-prés.: J. André Tremblay, Ass. sportive, Québec; Vice-prés., Aimé Gagné, Ass. sportive, Shawinigan; Sec.-Trés.: J. P. Rouette,

Ass. Sportive, Trois-Rivières; Ass.-sec.: Guy Roy, Cons. Ass. Sportive, Trois-Rivières; Publiciste: Albert Gaucher, "Le Nouvelliste".

L'ouverture officielle de cette ligue se fera le 14 janvier, alors que Trois-Rivières visitera Shawinigan.

Déjà, les équipes sont en voie de formation. Léo Bourgault s'occupe de diriger le club de Québec, tandis que Shawinigan jette les yeux sur Garcia Béliveau. Trois-Rivières a obtenu les services du populaire Pierre Bellefeuille, et Montréal fait des démarches auprès d'un joueur du Canadien.

Au club vainqueur, la corporation des techniciens de la province, offrira une superbe coupe.

MOISETTE OLIER

(Suite de la page 14.)

J'ai assisté à un grand nombre de ces veillées de cuisine. Elles étaient ma passion. Une petite fille curieuse se faufila partout, et, chez nous, il y avait toujours des "hommes engagés", qui devisaient, le soir, du beau temps disparu.

La large pièce, chauffée à blanc — genre de climatisation bien en honneur à la campagne — mais pauvrement éclairée par sa lampe à l'huile, si volontairement fumeuse, ressemblait, au bout d'une heure, à un royaume des ombres. Quand je veux avoir une idée à peu près exacte des limbes, je n'ai qu'à évoquer ce tableau.

L'acre fumée des pipes, à qui le chômage restait inconnu, chargeait l'air d'une flottante pénom-

bre. Les causeurs s'en allaient à la dérive, dans cette brume. Les voix sortaient d'une nuageuse grisaille, et on ne distinguait, de ces hommes, en fin de compte, que des faces indécises, où la double lueur des yeux entretenait seule un peu de vie. De temps en temps, une main, qu'aucun bras ne semblait soutenir, montait jusqu'à ces têtes sans torsos, caressait un menton à une joue ombrée. Et la conversation entre les vieillards se poursuivait, lente et méditative.

Quoi de plus favorable au réveil des choses mortes et des feux éteints, à la poursuite des fantômes, de l'illusion et du rêve, que le poids de ce jour douteux, hallucinant et déformateur que cette pause entre le mystère et la réalité. Pour ma part, je crains que ces heures aient un peu contribué à me rendre les romans chers, et la fantaisie accessible.

Mais il ne faut pas s'y tromper, si dans les propos des fumeurs, le même thème revenait chaque soir comme un leitmotiv, c'est que les ruines qu'ils avaient quotidiennement sous les yeux et qu'ils frôlaient à chaque détour du chemin, perpétuaient dans le cœur de ces hommes, les souvenirs du passé.

Cette évocation des Forges de mon adolescence ne serait pas complète si je négligeais de mentionner le diable. Comme vous le savez, il faisait partie de la communauté. Mais rassurez-vous, je ne l'ai jamais aperçu. J'ai toutefois assez entendu parlé de lui dans mes jeunes années pour n'avoir plus besoin qu'on me rappelle son existence jusqu'à la fin de ma vie, sans courir le risque de l'oublier. La présence réelle de ce sinistre personnage sur les lieux était chose connue et reconnue. Il fallait y croire comme à un dogme. Et dans la tête de beaucoup, cette vérité était plus indéracinable que tous les articles de foi du petit catéchisme.

Pour illustrer cette peur irraisonnée qui avait cours aux Forges, je me permets de vous raconter un petit fait comme il y en eut des centaines autour de nous.

Un matin d'été, mon père partait en voiture pour reconduire aux Trois-Rivières le déservant de notre chapelle, quand il aperçut un des employés de la ferme qui venait à sa rencontre sur la route et lui faisait signe qu'il avait à lui parler. Mon père arrêta son cheval et attendit, se demandant quelle catastrophe on venait bien lui annoncer. Le brave homme, en effet, s'amenait d'un air consterné le visage grave et défait.

—Qu'y a-t-il donc? questionna mon père, assez inquiet.

—Il y a docteur, répondit l'employé à voix basse, qu'on entend du train dans la Grande Maison.

—Du train? Mais tu n'es pas allé voir ce que c'était, demanda papa? Peut-être que des enfants y sont encore entrés malgré mes ordres et tu sais que la maison est dangereuse.

—Ah! Docteur, ça peut pas être des enfants, fit le bonhomme qui pâlisait davantage. Ecoutez donc ça!

Mon père prêta l'oreille et comprit qu'en effet il se passait quelque chose d'extraordinaire à la Grande Maison. Le bruit devenait un sabbat. Il sauta de la voiture et dit simplement:

—J'y vais.

—Faites attention, Docteur, fit l'ouvrier, qui ne savait s'il devait admirer ou condamner la témérité de son patron. N'ayant aucune envie de l'accompagner, il se contenta de tourner vers le prêtre un regard qui le suppliait de conjurer de loin un malheur.

A peine rendu sur les lieux, mon père se rendit compte que le héros de la tragédie était un cheval qui avait eu l'idée assez sau-

grenue de visiter la Grande Maison. Comme il s'était perdu à travers les pièces et ne retrouvait plus la porte de sortie, il s'affolait, piaffait, courait faisant un fracas de tous les diables. Ce ne fut pas facile de le sortir de sa prison précaire, et moins facile encore de persuader l'entourage que la bête n'avait rien de commun avec le prince des enfers, et nul besoin des exorcisations que le missionnaire eut pu lui administrer.

Les jardins de la Grande Maison sont un autre de mes chers souvenirs. Nos ancêtres français avaient fondé même cela, et donné à leurs oeuvres des racines profondes. Ils savaient de plus en faire une chose d'art. Sans doute, le dessin des plates-bandes, des allées et les perspectives avaient fini par s'embrouiller sous l'invasion d'une broussaille entreprenante, mais les plus jolies corolles, les boutons et les calices de toutes nuances et de toutes sortes renaissaient quand même avec chaque été. Les rosiers somptueux de ces jardins ont fait longtemps le bonheur de ma chère maman. Pour les délices de notre gourmandise, une grande profusion de fruits avait aussi survécu à l'abandon: fraises de jardins, framboises, gadelles, cassis, groseilles et plus loin diverses plantes potagères et fines herbes... et tout autour le rempart des arbres avec leurs grosses cerises, leurs petites pommes, leurs prunes, leur cenelles, leurs noisettes, et même leurs grosses noix, à l'automne et leurs beaux lilas au printemps... Quelle saveur quels

parfums, quels ombrages, quelle beauté révélaient les jardins de la Grande Maison. Après plus de trente ans, je les regrette encore.

Ces regards sommaires promennés sur ma "patrie intime" ne vous ont sans doute rien appris de bien nouveau, mais vous conviendrez avec moi que l'ancien visage des Forges était plus attachant que celui d'aujourd'hui. Vous conviendrez aussi que les ruines sont des titres de noblesse dont il n'est pas prudent de se départir. Que le règne des vieilles pierres assurent à un pays un charme et une poésie que les grands buildings modernes ne sauraient lui conférer.

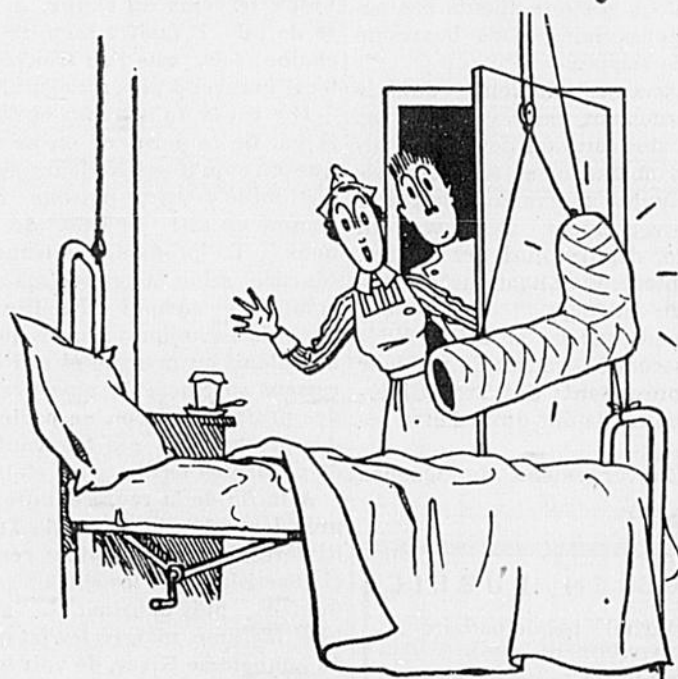
Quand j'entends ceux qui veillent sur nos trésors historiques se plaindre que la cheminée vétuste au jet immense, qui se dresse encore comme une colonne de la victoire devant le St-Maurice, est vouée à disparaître, cheminée où se sont accrochés les derniers rêves de la métallurgie mauricienne, je me demande sur quoi reposera à la fin, notre fidélité à nos vieux horizons, si le matérialisme et l'ignorance ont le droit de tout détruire de tout enlaidir et d'avoir toujours le mot de la fin.

Je crois que si le pèlerinage de 1927 avait rencontré quelques-uns des monuments anciens pour servir de piliers à l'enthousiasme de la foule et prolonger l'écho des chaudes paroles qui y furent prononcées, l'oubli ne risquerait peut-être pas de retomber sur le geste de nos ancêtres et le petit pays des Forges qui méritent tous deux de rester gravés dans nos cœurs.



Tous les amateurs de baseball de notre ville ont appris avec infiniment de satisfaction le retour de Lloyd Sterling à la gérance du club Trois-Rivières pour la saison 1939. Sterling a déjà signé son engagement et travaillera avec la direction du club à faire un choix consciencieux de joueurs qui nous donneront un des clubs les plus forts de la Ligue au cours de l'année qui vient.

OÙ EST JOS ?



A PRENDRE UNE

Dow

BIÈRE
Old Stock



"Trois semaines au lit!" lui dit le médecin,

"Tu ne peux plus prendre la poudre d'escampette!"

Mais le surlendemain, sans tambour ni trompette,

Jos dégustait sa DOW, pour se remettre en train.



Le Gouvernement de Québec a accordé et payé aux Trois-Rivières des octrois pour plusieurs millions

Le gouvernement fédéral ne fait pas son devoir en ce qui regarde Trois-Rivières, dit l'Hon. M. Duplessis dans une lettre au Conseil de Ville.

Nous donnons ci-après copie exacte de la lettre adressée au Conseil de Ville par l'honorable M. L. Duplessis, Premier Ministre de la Province, à la suite de laquelle une discussion s'est élevée lundi dernier, parmi les membres du Conseil.

Cabinet du Premier Ministre
Province de Québec
Québec, 7 décembre 1938
Monsieur Arthur Béliveau,
Avocat,

Greffier de la Cité
Hôtel de Ville
Trois-Rivières,
Cher Monsieur Béliveau,

Je reçois votre lettre du 6 décembre à laquelle est annexée une copie de la résolution adoptée par le conseil de la cité des Trois-Rivières, le 5 décembre courant, concernant le soulagement à être apporté aux sans travail, en leur procurant du travail ou en leur accordant du secours.

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer à Monsieur le Maire et à plusieurs échevins, depuis que nous sommes au pouvoir, il y a environ deux ans, le Gouvernement que je dirige, a accordé et payé aux Trois-Rivières, des octrois se chiffrant à plusieurs millions de dollars, montant qui est bien supérieur à tout ce que les autres gouvernements ont accordé chez nous, dans beaucoup plus de temps.

Il n'y a pas de doute que le gouvernement fédéral ne fait pas et n'a pas fait son devoir au sujet du chômage, et les autorités municipales pourraient s'adresser au gouvernement d'Ottawa qui néglige, depuis plusieurs années, d'accepter ses obligations en matière de chômage.

J'espère que les autorités fédérales seront heureuses de recevoir les représentants des Trois Rivières, comme ils ont droit d'être reçus.

Le Gouvernement de Québec

sera toujours heureux de faire tout ce que nous devons faire pour remédier aux maux que les anciens gouvernements ont laissé naître et s'aggraver pendant plusieurs années.

Cordialement à vous,
Signé: M. L. DUPLESSIS.

Au Ski Club de Trois-Rivières

Points de neige

Selon une vieille coutume... établie le printemps dernier, une fois terminée la saison active du «king» — le Ski Club de Trois-Rivières conviait, l'autre soir, ses membres et plusieurs invités à une représentation cinématographique dont la «zone» ontarienne de l'Association canadienne des Ski Clubs et de nos cinéastes amateurs firent les frais.

Plus que jamais, la salle d'hôtel où l'on déroula ces bobines était beaucoup trop petite pour contenir tous ceux et celles qui s'empressent d'aller voir ces films tournés, pour la plupart, en Suisse; quoique ceux qui ont pour «location» (pour employer une expression du métier) les environs de Trois-Rivières et les Grandes-Piles attirent certes de très nombreux fervents du skiing. A cause de cela, il faudra bien, la prochaine fois, que l'on trouve un local beaucoup plus spacieux.

Il y eut là du nouveau et du déjà vu. De ce dernier, on ne peut que dire qu'il est toujours agréable de le revoir, puisque c'est, comme on dit: du film de chez nous. La production étrangère, tournée selon la grande manière, comprend surtout des illustrations de technique: images prises au ralenti ou presque et qui intéressent sûrement le plus profane des profanes; et l'on ne parle pas des pratiquants qui trouvent là d'excellentes leçons, c'est clair.

A la fin de la représentation, le président du Ski Club de Trois-Rivières, M. Paul Desilets, remercia l'assistance et les cinéastes tri-riviéens, puis exprima le vœu, bien légitime, malgré les frasques du bonhomme Hiver, de voir bientôt skieurs et skieuses réunis au Cap-aux-Corneilles. On sait que ce vœu est en bonne voie de réalisation depuis lors. Pourtant, au soir de la représentation, en pleine mi-décembre, il faisait un de ces temps désolants, pour la saison: de la pluie et encore de la pluie. C'est d'ailleurs l'air de ce temps qui a inspiré (!) le chapeau de la présente note. Mais il est quand même à souhaiter qu'on ne va pas laisser tomber l's du premier mot; car l'allusion discrète (?) deviendrait beaucoup trop féroce...

J.-M. F.

Les barbiers de...

(Suite de la page 1)

draient réformer la société en lui appliquant un emplâtre qui ne conviendrait qu'à leur petit bobo particulier, feraient peut-être bien de se mettre à lire Bastiat.

Ils y apprendraient cette vérité formulée par Frédéric Amouretti: «les réformes ne doivent pas être générales; il convient de les approprier à chaque nécessité locale ou professionnelle».

FIRMIN HUOT.

AUX MESSIEURS DU CLERGE

Le 20 novembre dernier, vers 4.30 heures de l'après-midi, un accident d'auto est arrivé sur la route de Shawinigan, près du Cap, au cours duquel deux enfants furent gravement blessés. Un membre du clergé, qui passait sur la route, quelques minutes après l'accident, administra les derniers sacrements aux enfants, qui furent ensuite transportés à l'hôpital.

On nous prie de demander à ce membre du clergé de communiquer le plus tôt possible avec la rédaction de notre journal pour affaire importante.

LES CONFERENCIERS

DU REVEIL RURAL

A RADIO CANADA

Plusieurs conférenciers de valeur sont au programme d'ici le 31 décembre. Mlle Marguerite Bourgeois au programme.

Voici les conférenciers du Réveil rural aux postes du secteur français de Radio-Canada, du lundi, 19, au samedi, 31 décembre.

Le lundi, 19, «Nos Curés», M. Marius Barbeau.

Le mardi, 20, «La mer», M. Paul-Emile Piché.

Le mercredi, 21, «L'alimentation à la campagne», Mlle Jeanine Champoux.

Le jeudi, 22, «Les racines des plantes», M. Champlain Perreault.

Le vendredi, 23, «La confection des tapis», Madame Gaudet-Smet.

Le samedi, 24, «Un Noël à la campagne», Madame Germaine Guevremont.

Le dimanche, 25, «Chansons populaires», par le Quatuor Alouettes.

Le lundi, 26, «Etrennes», Mlle Marguerite Bourgeois.

Le mardi, 27, «Utilisation des loisirs», M. Gabriel Langlais.

Le mercredi, 28, «Les repas: Moments de réunions gaies pour toute la famille», Madame Berthe Lajoie-Vaillancourt.

Le jeudi, 29, «Croquis canadiens», Mlle Marie Lefranc.

Le vendredi, 30, «Art et Métier», Colonel Wilfrid Bovey.

Le samedi, 31, «Le Réveil Rural», M. Georges Bouchard, M.P.

Les conférences du Réveil Rural passent l'après-midi, à 1 h. Le dimanche, à 6 h. du soir, le Réveil Rural fait entendre des oeuvres de notre folklore.

Encouragez les Annonceurs du «Bien Public»

Madame ou Monsieur,

C'EST toujours un message de santé et de bonheur qu'apportent les bonbons «Marie Le Neuf» dans vos foyers.

La direction et le personnel vous offrent leurs meilleurs vœux à l'occasion de Noël et du Jour de l'An.

Votre encouragement nous est un précieux appoint pour conserver et perfectionner cette industrie régionale, laquelle doit contribuer au prestige et à l'attrait que Trois-Rivières et la Mauricie s'acquièrent au sein de la patrie diversifiée.

Vos commandes données à l'avance nous permettent de mieux satisfaire vos goûts personnels et d'ajouter en certaines occasions un cachet particulier.

Merci.

Simone GODBOUT.

Bonbons Marie Leneuf

1146, rue Royale

Trois-Rivières

AVIS

«LA LAURENTIENNE», Compagnie d'assurance-vie, fermera ses livres de souscription au capital-actions, le 31 décembre courant. Après cette date aucune offre de capital ne sera acceptée. La direction tient à remercier ici le public canadien-français, qui a répondu à l'appel de la Compagnie de façon si compréhensive que par deux fois l'objectif fixé a dû être augmenté. Le capital mis en vente a donc été sur-souscrit à date. Cependant, pour ne désappointer personne, la direction acceptera d'ici le 31, une participation limitée de toute personne qui désire devenir actionnaire, et qui n'a pas encore été vue par l'un des agents de LA LAURENTIENNE. Ceux que la chose peut intéresser sont priés de s'adresser à :

Monsieur Bernard Benoit, gérant de

LA LAURENTIENNE Compagnie d'Assurance-Vie,
300, rue Bonaventure,
Trois-Rivières, Qué.

LE BIEN PUBLIC

Journal hebdomadaire
publié le jeudi.

Publié et imprimé par
Les Editions du Bien Public,
Enrg.

aux ateliers de
l'Imprimerie du Bien Public.
1563, rue Royale. Tél. 640.

ABONNEMENT :
1 an: \$2. 6 mois: \$1.

Directeurs-propriétaires :
Raymond Douville
Clément Marchand

POUR VOS
SUCCESSIONS,
TESTAMENTS,
CONTRATS, ETC.

CONSULTEZ

Alphonse Lamy
NOTAIRE

Depositaire du greffe du
notaire L. P. Mercier.

159 rue Alexandre
Trois-Rivières

Bureau du soir,
le vendredi de 7 à 8 heures.
Tél. Bureau: 35.

LA LAURENTIENNE

Compagnie
d'Assurance-Vie

BERNARD BENOIT
Gérant de District

300, Bonaventure, Tél: 1742
Trois-Rivières.

LE CADEAU LE PLUS PRATIQUE



QUE VOUS PUISSIEZ OFFRIR A VOS ENFANTS
ET QUI LEUR SERA PRECIEUX ET UTILE TOUTE
LEUR VIE — EST DE LEUR FAIRE SUIVRE DES
COURS DE DICTION AU

STUDIO CAMILLE DUCHARME

Tél.: 2654

459, rue Saint-François-Xavier

